

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
GENEVIÈVE BOYER

RELATIVISME ET ESTHÉTIQUE

MARS 2013

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À la mémoire de ma grand-mère Pierrette qui fut une grandeoureuse de la beauté
et à Émile et Jane qui représentent pour moi toutes les beautés de ce monde

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier madame Suzanne Foisy sans qui ce travail n'aurait jamais été possible. Tout au long de cette rédaction, elle fut pour moi une source d'inspiration. Sa présence, durant mes périodes de doute profond et mes nombreuses remises en question, me donna le courage de mener à terme ce travail. Elle fut pour moi une source de réconfort et de judicieux conseils autant dans ma vie professionnelle que personnelle et je ne saurais lui dire à quel point je lui en serai éternellement reconnaissante. Je tiens également à remercier mon conjoint Simon, pour son écoute et ses encouragements.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
 CHAPITRE 1 : Hume et la norme du goût	 9
A) La norme du goût en tant qu'universelle	15
B) Le sentiment de plaisir dans le jugement de goût	17
C) Pour une esthétique expérimentale	19
D) L'expert ou l'homme de goût	21
E) L'expérience esthétique	23
F) La norme du goût n'est pas une connaissance absolue	24
G) Source de la variabilité du goût	25
H) Jugement de connaissance et jugement esthétique	28
 CHAPITRE 2 : Kant et la question de l'universalité	 32
A) Plaisir esthétique ou satisfaction désintéressée (en relation au premier moment, la qualité du jugement)	36
B) L'absence de concepts comme condition de l'universalité et de la liberté du jugement de goût (en relation au deuxième moment, la quantité du jugement)	42
a) L'absence de concepts	42
b) Le jeu des facultés en tant que libre et universel	47
C) La finalité sans fin en tant que condition de l'universalité du jugement de goût (en relation au troisième moment, la relation des fins du jugement)	50

a) La finalité subjective	50
b) La question du relativisme face aux beautés libre et adhérente	55
D) La nécessité d'un fondement universel pour le jugement de goût (en relation au quatrième moment, la modalité du jugement)	59
E) Résolution de l'antinomie du goût	62
 CHAPITRE 3 : Genette et l'impossibilité d'un fondement objectif du jugement de goût	 67
A) L'attention esthétique	69
B) L'appréciation esthétique	74
C) À la défense de la subjectivité du jugement	77
D) L'illusion objective	81
E) Critique de l'objectivisme	84
F) Vers une théorie subjectiviste	87
 CONCLUSION	 91
 BIBLIOGRAPHIE	 97

INTRODUCTION

Aussi loin que la mémoire de l'humanité peut remonter, force est de constater la présence de l'art à toutes les époques. Mais plus l'homme a évolué et plus son questionnement sur l'art a grandi. Comment en juger ? Peut-on, à juste titre, s'accorder pour dire que « des goûts et des couleurs on ne discute pas » puisque « tous les goûts sont dans la nature », c'est-à-dire relatifs à chacun ? S'il est légitime de penser que tous les individus puissent posséder leur propre goût, alors comment expliquer qu'en même temps l'on puisse observer certains consensus dans le domaine de l'art et de la beauté ? Aujourd'hui, refont à nouveau surface des questions centenaires sur la validité du jugement esthétique, questions qui avaient été partiellement résolues par les philosophes des XVII^e et XVIII^e siècles, en France, en Angleterre et ailleurs. Devant le pluralisme artistique dont nous sommes actuellement témoins, les réponses, qui jadis ont été élaborées à l'intérieur des théories esthétiques de la tradition, ne semblent plus nous satisfaire.

En effet, nous vivons dans un monde où, à chaque instant, des situations nous mettent face à l'art ou nous y confrontent. Il imprègne désormais toutes les sphères de notre vie et se manifeste sous toutes les formes possibles. Comment réagir devant des œuvres aussi dérangelantes que celles de Duchamp au début du XX^e siècle, de Koon et de son art kitsch axé sur les plaisirs, au XXI^e siècle ? Voilà la question qui guidera notre cheminement tout au long de ce travail. Tout est maintenant esthétique. Comme le dit si

bien Yves Michaud : « c'est fou ce que le monde est beau¹ ». Les gens s'expriment maintenant sur la beauté à travers des aspects très variés. Comment doit-on alors réagir devant cette multitude de nouvelles créations artistiques? Voilà la question que se sont posée les théoriciens, les philosophes et les critiques d'art dans la revue française *Esprit* au cours des années quatre-vingt-dix². Les théories esthétiques de la tradition sont-elles, encore aujourd'hui, capables de rendre compte de l'art? Existe-t-il des critères pouvant guider notre jugement dans l'évaluation de ces œuvres? Est-il possible de s'entendre avec autrui dans nos jugements esthétiques ou sommes-nous condamnés à errer dans un relativisme où tous les jugements s'équivalent?

Au tout début de son questionnement philosophique, l'homme n'avait pas à s'interroger sur sa capacité à juger de belles représentations. L'art devait révéler la vérité et dire la vérité en art, c'était représenter les lois du cosmos. Une chose était belle si elle représentait son concept. En ce qui concerne la finalité du jugement de goût, elle n'avait rien à voir à cette époque avec la subjectivité humaine. Selon les Anciens, les choses sont ce qu'elles sont et nous ne pouvons rien y changer. Chez Platon, on se rappelle que le Beau reflète l'être ou la vérité. Si l'art doit représenter le monde, alors la belle œuvre ne dépend aucunement de notre volonté. Étant donné que le jugement de goût ne relève pas de notre subjectivité, on dira qu'il doit être objectif et par le fait même universel.

¹ Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Éditions Stock, 2003, p.7.

² Voir, entre autres, «La crise de l'art contemporain», revue *Esprit*, février 1992.

C'est avec la modernité et avec l'apparition de l'autonomisation du sujet que la question de l'universalité du beau ou de l'art s'est posée. Le problème à résoudre, qui faisait alors l'objet d'une querelle entre les empiristes et les rationalistes, était connu sous l'appellation d'« antinomie du goût³ ». Prenons comme exemple les deux principes entrant en contradiction à ce sujet chez Kant:

- 1) le jugement de goût ne se fonde pas sur des concepts, car on ne peut disputer de la question (démontrer que l'œuvre est belle par des preuves);
- 2) le jugement de goût se fonde sur des concepts, car sinon on ne pourrait même pas en discuter (prétendre à l'assentiment nécessaire d'autrui en jugeant)⁴.

Le problème majeur, qui se trouvait au cœur de l'antinomie, telle que formulée ici par Kant, et qui n'est toujours pas résolu aujourd'hui, c'est celui de la communicabilité de l'expérience esthétique. Est-il possible de discuter en matière de goût? Comme nous le verrons, alors que le fondement du jugement esthétique semble maintenant reposer sur la subjectivité, la question devient celle-ci: est-il en notre pouvoir d'énoncer un jugement esthétique universel? Peut-on légitimement s'attendre à obtenir l'assentiment d'autrui lorsque nous énonçons nos propres jugements devant le beau naturel et le beau artistique?

Du côté des empiristes des XVII^e et XVIII^e siècles, on soutiendra que c'est à chacun son goût. À l'occasion de la beauté, ce que nous aimons, c'est ce qui réjouit nos

³ L'antinomie au sens kantien signale un conflit que la raison entretient avec elle-même lorsqu'elle tente de franchir ses propres limites (c'est-à-dire, celle de l'expérience empirique) pour chercher à atteindre un savoir absolu. http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Emmanuel_Kant/126964

⁴ Voir Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1088, §56, p.326, et http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Emmanuel_Kant/126964

organes sensoriels. Le goût est davantage alors une affaire de cœur et de sentiment que de raison. Pour eux, chaque personne peut apprécier des choses différentes ou éprouver un plaisir différent devant le même objet. La seule façon d'obtenir une certaine objectivité ou une certaine universalité dans nos jugements, c'est de procéder à la manière de la science, c'est-à-dire par induction. Or, comme nous verrons, le jugement de goût relève d'une question de sentiment et non d'une question de fait. Il nous est donc impossible d'acquérir une certitude en ce qui concerne ce type de jugement. Étant donné qu'il repose uniquement sur la subjectivité, nous ne pouvons jamais parvenir à contrôler tous les paramètres de l'expérience de la beauté et prédire ce à quoi nous aboutirons. S'il existe des consensus en matière de goût, cela ne semble qu'un heureux hasard. Nous verrons en quoi ce type de raisonnement est encore valable pour l'esthétique contemporaine.

Les rationalistes de la même époque, selon la perspective kantienne, diront qu'on ne peut rien démontrer sur la beauté à la manière de la science, mais qu'il est néanmoins légitime, écrivions-nous plus haut, de chercher l'assentiment nécessaire d'autrui. Le principe déterminant du jugement de goût semble objectif, mais il ne se ramène pas à des concepts déterminés. Selon le rationalisme, les principes du bon goût nous sont dévoilés par la raison. Le jugement de goût doit être envisagé selon le modèle logico-mathématique. La manifestation du beau, c'est la représentation sensible de la vérité que nous transmet la raison. Un peu à la manière des Anciens, le beau se trouve être l'expression sensible d'un concept. Il pourrait être l'objet d'un jugement de perfection. Il est donc raisonnable d'admettre que le jugement de goût puisse être universel. C'est donc

parce qu'il nous faut percer les voix de la raison qu'il nous est possible de discuter en matière de goût⁵.

Encore aujourd'hui la question du relativisme esthétique semble restée insoluble. Elle se présente à nous sous plusieurs visages, principalement en tant que relativisme de l'essence (tout est de l'art), relativisme de l'auteur (il n'y a pas de différence entre les hommes et les artistes car nous pouvons tous être artistes) et relativisme des valeurs (il n'y a pas de hiérarchie entre les œuvres)⁶. Comme il nous est permis de le constater, cette question emprunte plusieurs aspects dans le domaine artistique. Bien que toutes ces formes de relativisme soient liées et s'influencent réciproquement, c'est principalement du relativisme des valeurs qui concerne explicitement le jugement esthétique, et de ses impacts à l'intérieur du monde de l'art, dont il sera question au cœur de ce texte. L'objectif principal de notre travail sera d'exposer les questions philosophiques auxquelles nous confronte le relativisme. Dans ce but, nous présenterons les thèses de David Hume, d'Emmanuel Kant et de Gérard Genette qui, selon nous, sont trois grands auteurs qui ont approfondi la question en esthétique. Nous avons choisi deux auteurs modernes qui ont évolué au cœur de la querelle de l'antinomie du goût au XVIII^e siècle et un auteur contemporain fortement influencé par les arguments de ces derniers, afin de voir comment on peut s'y ressourcer actuellement. Bien que de nombreux autres philosophes et théoriciens de l'art se soient attardés sur cette question, pensons par exemple à Jean-Marie Schaeffer, à Rainer Rochlitz, à Yves Michaud, nous nous

⁵Selon Luc Ferry, dans *Homo aestheticus*, le problème qui survient dans l'antinomie du goût, autant d'un côté comme de l'autre est le rejet de la notion d'intersubjectivité qui est au cœur de notre problématique esthétique.

⁶http://papieresthetique.blogspot.ca/2009/10/horreur-et-damnation-du-relativisme_08.html

limiterons aux trois auteurs mentionnés afin d'apporter d'autres nuances que celles qui ont été récemment analysées et pour pénétrer plus profondément dans la question.

Le relativisme des valeurs est un problème auquel nous sommes tous confrontés au cours de notre existence⁷. En ce qui concerne le relativisme esthétique, nous pouvons demander s'il existe des critères nous permettant de déterminer si une œuvre est réussie, ou plus réussie qu'une autre. Les tenants du relativisme nous diront qu'il n'existe pas de hiérarchie lorsqu'il est question d'œuvre d'art et que toutes les productions artistiques se valent, qu'il n'y a pas de règle permettant de départager la bonne de la mauvaise œuvre, que nous sommes donc libres de juger de la beauté, comme nous le désirons. Mais une question surgira alors à ce propos : juger de l'art comme bon nous semble, est-ce empêcher toute forme de discussion possible? De plus, quel intérêt peut-il y avoir à juger si aucune entente entre les hommes n'est possible?

Nous avons d'abord choisi de présenter la théorie esthétique de Hume qui exerça une grande influence sur Kant ainsi que sur plusieurs penseurs contemporains tels Yves Michaud, J.-M. Schaeffer ou même Genette. Hume fut, avant Kant, l'un des premiers à affirmer que le jugement de goût peut à la fois être un jugement subjectif et un jugement universel. Il est possible selon lui de s'entendre en matière de beauté. Même si le jugement de goût est un jugement subjectif, lorsque nous portons un jugement sur une

⁷ Un des problèmes auquel nous devons faire face en partie à cause du relativisme est celui de la liberté d'expression et de la censure. Consentir au goût de chacun c'est aussi consentir au goût de ceux qui encouragent toutes sortes de formes artistiques, qui transmettent des messages ou qui utilisent des moyens d'expression qui peuvent paraître moralement inacceptables. Pensons aux vidéos en ligne de Manotta, à l'expression du racisme, de la misogynie, de la violence ou aux formes d'art controversées comme celles de la pornographie, le snuff, etc. Accepter le goût de ceux qui consomment ces productions, c'est accepter qu'on favorise leur diffusion. Mais ce problème constitue en lui-même un sujet de mémoire.

belle représentation nous ne sommes pas autorisés à dire n'importe quoi. Il existe une «norme du goût». En matière de jugement esthétique, il faut que notre jugement soit guidé. Dans son essai sur la norme du goût, Hume présente l'esthétique comme savoir qu'il compare à la science. Avec lui, cette philosophie en train de naître, doit descendre du ciel des Idées et sortir du monde rationaliste. On dit de Hume qu'il limita les méfaits du relativisme radical (entre autres ceux du pyrrhonisme). L'entente sera non seulement pour lui possible, mais aussi indispensable.

En second lieu, nous exposerons la perspective esthétique kantienne tirée de la troisième Critique, qui, tout comme la théorie humienne, prétend à la fois à la subjectivité et à l'universalité du jugement de goût. Pour lui, l'entente entre les hommes est non seulement possible mais également nécessaire. Kant procédera, avons-nous dit, à une résolution de l'antinomie du goût. Contrairement aux empiristes, il soutiendra que l'homme peut avoir accès au monde, peut le penser autrement que sur le modèle de la science. Il ne possède pas seulement un entendement pour connaître, c'est aussi un être qui éprouve des sentiments devant les belles représentations qui l'entourent et qui donne libre cours à son imagination. Même si le jugement de goût est un jugement basé sur les sentiments du sujet comme chez Hume, il est possible d'y trouver un fondement commun à l'humanité et non pas simplement d'en faire l'objet d'une norme. Dans l'esthétique kantienne, nous ne sommes pas contraints, même si le jugement de goût est subjectif, à vivre chacun de notre côté dans la relativité de notre propre goût. Le jugement esthétique est un jugement unificateur pour l'humanité. Comme le soutient Danielle Lories, dont nous nous inspirerons beaucoup dans ce mémoire, dans le jugement de goût il y a

davantage qu'un simple jugement sur les qualités d'une œuvre; il y a également l'expression d'une vérité fondamentale de la nature humaine⁸.

Le troisième chapitre portera sur la théorie esthétique de Genette, influant théoricien actuel en matière d'art contemporain, qui se veut un grand défenseur du pluralisme artistique et du relativisme esthétique. Sa théorie nous permettra de constater l'influence qu'ont eue sur lui tant l'esthétique kantienne que l'esthétique humienne. Les trois auteurs choisis permettront d'éclairer l'universalité en question dans ce domaine.

⁸ Danielle Lories, «Kant et la liberté esthétique», *Revue philosophique de Louvain*, 1981, vol.79, p. 484-512.

CHAPITRE 1

Hume et la norme du goût

Bien qu'elle ait été élaborée au XVIII^e siècle, l'esthétique humienne se révèle être une approche efficace pour affronter le relativisme esthétique engendré par le pluralisme artistique qui sévit au sein de l'art contemporain. C'est dans les écrits de ce penseur empiriste écossais que nous pourrions trouver des arguments pour répondre à ceux qui s'affirment amoureux de la diversité. En matière d'esthétique, Hume combattrait le principe d'égalité des goûts. On ne peut vivre dans un monde où règne le relativisme. L'art est, selon cet éminent philosophe, un des plus grands plaisirs de la vie; il a pour but de rendre l'homme plus heureux, de l'intégrer à la société ; il consolide « les sentiments moraux des hommes qui sont intimement liés au sens artistique⁹ ». Ce qui signifie que le bien est corrélatif au plaisir esthétique ou que le beau peut nous mener à la moralité¹⁰. Selon Hume, nous sommes dans l'incapacité psychologique d'éprouver du plaisir devant une œuvre, ou d'y accorder un assentiment, qui véhiculerait des principes moralement inacceptables. C'est un fait commun à notre espèce. La pensée humienne peut s'avérer être une source d'inspiration lorsqu'il s'agit de construire une critique en matière de goût. Il nous est possible, encore aujourd'hui, de remarquer l'influence de l'esthétique expérimentale de Hume à travers les convictions ou les critères esthétiques auxquels souscrivent certains théoriciens de l'art tels que Yves Michaud, Jean-Marie Schaeffer et Genette.

⁹ Renée Bouveresse, Introduction aux *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion n° 1096, p.25.

¹⁰ On peut ici remarquer que, bien avant Kant, Hume a établi un lien entre esthétique et morale, à la suite de Shaftesbury, Hutcheson et bien d'autres.

Hume répondra à l'antinomie du goût en disant que « des goûts et des couleurs on peut discuter ». Il nous faut absolument modérer le relativisme engendré par le principe d'égalité des goûts qui n'est, selon lui, soutenable en aucune façon. Hume écrira à propos de ce principe:

[B]ien que cet axiome, en devenant proverbe, semble avoir mérité la sanction du sens commun, il existe certainement une espèce de sens commun qui s'oppose à lui, ou qui, au moins, sert à le modifier et à le restreindre. Tout homme qui voudrait affirmer une égalité de génie et d'élégance entre Ogilby et Milton, ou Bunyan et Addison, serait estimé soutenir une non moins grande extravagance que s'il avait affirmé qu'une taupinière peut être aussi haute que le Ténériffe, ou une mare aussi vaste que l'océan. Bien qu'on puisse trouver des personnes qui donnent la préférence aux premiers auteurs, personne ne prend un tel goût en considération, et nous décrétons sans scrupules que le sentiment de ces prétendus critiques est absurde et ridicule. Le principe de l'égalité naturelle des goûts est alors totalement oublié et, tandis que nous l'admettons dans certaines occasions, où les objets semblent approcher de l'égalité, cela paraît être un extravagant paradoxe, ou plutôt une absurdité tangible, là où des objets disproportionnés sont comparés ensemble¹¹.

Malgré le fait que Hume soit l'un des premiers philosophes à affirmer la subjectivité du sentiment esthétique, la beauté étant le prédicat qu'attribue un sujet à un objet en raison du sentiment qu'il éprouve devant celui-ci, il affirme que lorsqu'on porte un jugement de goût, nous ne sommes pas autorisés à dire n'importe quoi. Il faut des raisons pour déclarer qu'une chose est belle. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce ne sont pas tous les goûts qui sont équivalents, et c'est parce que tous les goûts ne se valent pas qu'on peut discuter en matière de beauté. Selon Hume, quiconque s'en donne la peine pourra remarquer qu'à l'intérieur d'une communauté, on distingue facilement celui qui a du goût de celui qui n'en a pas. Nous le verrons, il existe à l'intérieur d'une

¹¹ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.127-128.

même société des personnes qui ont plus de goût que d'autres. De plus, si tous les goûts avaient la même valeur, il n'y aurait plus rien à dire en matière de beauté. Lorsque nous discutons avec autrui, nous manifestons le désir de nous entendre avec nos semblables. Il doit nécessairement exister des règles ou des principes en matière de goût, parce que là où tous peuvent juger comme ils le désirent, aucun consensus n'est possible. Donc, même si le jugement de goût s'avère être un jugement fondé sur un sentiment uniquement subjectif, il est possible pour nous d'observer des règles objectives en ce qui concerne la beauté, des règles pouvant guider notre jugement et nous permettant ainsi d'espérer une entente entre les hommes.

L'objectivité à laquelle aspire Hume lorsqu'il est question d'esthétique n'est pas du même ordre que celle entendue dans le champ de la connaissance. La connaissance scientifique est objective dans la mesure où elle est effective indépendamment de l'existence du sujet. Les choses existent et demeurent ce qu'elles sont même si aucun sujet n'est présent pour les regarder. C'est parce que la connaissance scientifique ne relève pas de l'arbitraire du sujet qu'elle doit nécessairement être universelle et que le consensus entre les hommes à son propos est indubitable. En ce qui concerne la beauté, Hume dira que les choses ne sont belles qu'à travers les yeux et en raison du sentiment de celui qui les regarde. Cependant, ce n'est pas parce que le principe déterminant du jugement de goût est effectivement un sentiment uniquement subjectif qu'il est pour autant un jugement arbitraire. L'objectivité que nous visons, lorsqu'il est question du beau, n'est fondée que sur l'universalité concrète des sentiments, car aucun objet n'est beau en soi. Renée Bouveresse, dans la traduction et la présentation qu'elle a faites des *Essais esthétiques* de Hume, nous dira : « Les limites de la liberté du goût, nommées

habituellement règles, proviennent uniquement de l'expérience, et le subjectivisme des individus se trouve contrebalancé par l'objectivisme de l'espèce¹² ». Selon Bouveresse encore, c'est parce que chez Hume « existe un sens interne ou un sentiment dont la nature a universellement doté l'espèce entière pour lui tracer la route [...]»¹³ » que le jugement de goût est bel et bien un jugement universel. C'est en référence à ce sentiment ou à ce sens interne, en tant que principe général de la nature humaine que nous pourrions découvrir une norme du goût à la fois objective et universelle¹⁴.

La norme du goût occupe un rôle central dans l'esthétique humienne. Elle doit guider notre jugement, nous permettre de confirmer un sentiment ou d'en condamner un autre et ainsi de réconcilier les sentiments entre les hommes. Différemment de ce que Kant affirmera après Hume à propos du sens commun, ce dernier soutiendra que la norme du goût, en tant que principe déterminant du jugement de goût, n'est pas *a priori*. Selon lui, on ne peut déduire la règle du goût que de manière objective, c'est-à-dire par la méthode expérimentale et donc *a posteriori*.

Il est évident qu'aucune des règles de la composition n'est fixée par des raisonnements *a priori*, ni ne peut être considérée comme une conclusion abstraite que tirerait l'entendement à partir de la comparaison de ces habitudes et de ces relations d'idées qui sont éternelles et immuables. Le fondement de ces règles est le même que celui de toutes les sciences pratiques: l'expérience; et elles ne sont pas autre chose que des observations générales de ce qui a plu universellement dans tous les pays et à toutes les époques¹⁵.

¹² Renée Bouveresse, Notes aux *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion n° 1096, p.191.

¹³ Renée Bouveresse, Introduction aux *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion n° 1096, p.22.

¹⁴ Il nous est possible de remarquer l'influence que Hume a pu avoir sur Kant lorsqu'il parle d'un sentiment commun à toute l'espèce humaine qui peut guider notre jugement. Ici on peut voir un parallèle avec le sens commun kantien que nous aborderons plus tard. Nous pouvons simplement dire que tout comme ce sens commun, la norme du goût est le principe régulateur du jugement de goût, que l'on applique empiriquement.

¹⁵ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion n° 1096, 2000, p.128.

Le principal objectif de l'esthétique humienne est d'ériger une science du beau, que Hume qualifiera, en raison de son héritage sceptique, d'« objective ». Il ne s'agit pas, comme le précise Michel Malherbe, d'une « universalité formelle », c'est-à-dire d'une universalité absolue dont le contenu n'est appelé à changer en aucune circonstance. La règle du goût, en tant que principe à la base de cette science de la beauté, relève plutôt de ce que Malherbe appelle une « universalité naturelle ».

[L]'universalité naturelle, à la différence de l'universalité formelle, dépend de circonstances, elle est développée, influencée par les variations de la nature et de la culture: si les hommes, pris dans leur ensemble, ont en partage la même nature, leurs tempéraments individuels et leur condition sociale et historique peuvent grandement varier.¹⁶

Les jugements des hommes peuvent donc s'opposer ou différer. D'où le besoin, selon Hume, d'établir une norme du goût pour nous permettre d'établir la différence entre le bon et le mauvais jugement.

Pour Hume, aucune universalité formelle n'est envisageable, autant en ce qui a trait aux sciences logiques, aux sciences naturelles qu'à l'esthétique, parce que parler de ce type d'universalité c'est parler de la permanence des choses. Le monde change, tout comme ceux qui l'habitent évoluent, c'est pourquoi notre connaissance et notre expérience du monde se modifient elles aussi. Comme tous les autres philosophes sceptiques dont la pensée évolua à travers l'histoire de la philosophie, Hume ne voudra pas admettre l'absoluité de la connaissance. Il nous est impossible d'atteindre la vérité avec une certitude absolue. Seule la connaissance objective, ou celle qui relève d'une universalité naturelle, est possible et nous n'avons d'autre choix que de nous en contenter. Toutefois,

¹⁶ Michel Malherbe, Introduction aux *Essais sur l'art et le goût*, Librairie philosophique J.Vrin, coll. «Bibliothèque des textes philosophiques», 2010, p.33.

à l'encontre d'un scepticisme radical, tel que soutenu par les pyrrhonistes, celui qui renie toute possibilité de fonder quoique ce soit sur la raison, le scepticisme humien se veut plus « mitigé¹⁷ ». Il admet qu'il est impossible de douter de tout, mais reconnaît la fragilité de nos connaissances, même celles qui, en apparence, semblent les mieux fondées. Selon Hume, même si rien ne nous permet d'inférer l'existence d'un monde extérieur à nous et que nous ne pouvons fonder indubitablement nos croyances sur notre raison, cela n'exclut pas la possibilité de certitude dans un domaine restreint. Nous ne devons pas tout laisser tomber et ne pouvons aller contre nature. L'homme est naturellement fait pour juger et pour croire. « Notre jugement constitue une détermination vitale à laquelle nous ne pouvons jamais nous soustraire, si convaincus que nous soyons de sa fausseté », écrit Céline Bonicco¹⁸. Même si la croyance n'est pas fondée en raison, son impact est considérable dans la pratique. C'est elle qui guide nos actions présentes et futures, qui donne un sens à la vie. Nous ne pouvons donc en faire fi. Selon Hume, c'est le scientifique ou l'expert qui, par ses qualifications, est le plus à même de juger de la beauté. Son goût supérieur à celui des autres fait en sorte que son jugement peut servir de référence aux autres sujets et d'instrument permettant de définir avec plus de justesse son principe déterminant.

Dans ce chapitre, il sera donc question de présenter ce qu'est la norme du goût et quel est le rôle de l'expert. Par la suite, nous expliquerons, en tenant compte de l'héritage sceptique de Hume, pourquoi il nous est impossible lorsque nous énonçons notre jugement, d'arriver à un consensus absolu. Nous exposerons également les problèmes

¹⁷ Céline Bonicco, *Apprendre à philosopher avec Hume*, Paris, Ellipses, 2010, p.41

¹⁸ Céline Bonicco, *Apprendre à philosopher avec Hume*, Paris, Ellipses, 2010 p.41.

que nous pouvons rencontrer lorsque nous énonçons notre jugement. Pour finir, nous tenterons de voir en quoi l'esthétique humienne répond au problème du relativisme.

A) La norme du goût en tant qu'universelle

Des goûts, on peut discuter. C'est un fait observable à toutes les époques et dans toutes les sociétés. Il y a eu de multiples discussions en matière de beauté et il y en aura encore beaucoup d'autres. Il est facile d'observer la grande variété des goûts et des opinions, non seulement entre les membres d'une même communauté, ayant reçu une éducation identique et les mêmes préceptes, vivant sous le même gouvernement et partageant les mêmes préjugés, mais aussi entre plusieurs communautés culturelles et à différentes périodes de l'histoire. Malgré le fait qu'une si grande diversité de jugements semble nous conduire tout droit vers un dialogue de sourds, la discussion entre les hommes est bel et bien possible. Et là où il est permis de discuter, il est aussi possible de s'accorder.

Ce qu'il faut, afin qu'une entente entre les hommes soit aménageable, c'est ce que Hume appellera la « norme du goût » (*standard of taste*). Cette norme, cette règle ou ce «standard» est présentée par le philosophe en tant que structure générale de la nature humaine, structure qui n'est ni immédiate, ni absolue, qui guidera notre jugement et nous permettra de discriminer le bon du mauvais sentiment. Selon Hume, nous sommes tous aptes à juger de la beauté. Il existe en l'espèce humaine un sentiment qui nous trace la route vers elle et par là même vers le bonheur et la moralité. Pour parvenir à atteindre ce sentiment, nous devons d'abord tenir compte des particularités culturelles et individuelles de chacun. Ce qui signifie que ce ne sont que les structures générales de l'espèce

humaine qui sont prédéterminées et c'est à nous que revient le travail de déterminer leurs objets. Il serait probablement juste de dire que la forme de la norme du goût est universelle, mais que son contenu reste particulier. Tous, nous avons été créés avec la capacité d'apprécier et de rechercher la beauté. Bien que cette structure générale soit la même en tout homme, nous sommes malgré tout différents. Nous avons tous un libre arbitre, nous vivons des expériences différentes, dans divers milieux et à diverses époques. C'est pourquoi il existe une si grande variété des critères de beauté et qu'il est particulièrement difficile d'élaborer une norme du goût qui soit absolument universelle. Or, pour aspirer à ce principe général qui qualifie l'humanité, nous devons absolument faire fi de tout ce qui relève du contingent et du particulier. Le problème, comme le dira Hume, est que

[...] bien que toutes les règles générales de l'art soient fondées seulement sur l'expérience et sur l'observation des sentiments communs de la nature humaine, nous ne devons pas imaginer que, à chaque occasion, les sentiments des hommes seront conformes à ces règles. Ces émotions raffinées de l'esprit sont d'une nature très tendre et délicate, et requièrent le concours de beaucoup de circonstances favorables pour les faire jouer avec facilité et exactitude, selon leurs principes généraux établis. La moindre entrave extérieure à de tels petits ressorts, ou le moindre désordre interne, perturbe leur mouvement et dérègle les opérations de la machine entière¹⁹.

L'ennui, lorsqu'on fait l'expérience de la beauté, c'est que personne ne veut ou n'arrive à faire abstraction de ce qu'il est et c'est pourquoi nous dirons de la norme du goût qu'on ne peut qu'aspirer et non pas parvenir à une telle universalité parfaite et immuable.

¹⁹ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.129.

B) Le sentiment de plaisir dans le jugement de goût

Compte tenu du fait que les principes généraux de la nature humaine sont identiques en chacun de nous, il serait raisonnable de croire que tous les hommes soumis aux mêmes conditions d'expérience, ressentiraient pareil plaisir devant un phénomène esthétique et c'est ce sentiment de plaisir qui leur fera attribuer le prédicat de beauté à cette manifestation. À l'intérieur de l'esthétique humienne, la conception du plaisir esthétique peut être envisagée d'un point de vue que l'on qualifierait plutôt d'empiriste, ce qui signifie que le plaisir résulte à la fois de l'expérience du sujet et qu'il est engendré en présence de certaines qualités de l'objet. Hume dira, en parlant de la beauté, que «certains objets, de par la structure de notre esprit [sont] naturellement calculés pour nous donner du plaisir [...]»²⁰. Selon le penseur écossais, nous le mentionnions plus haut, il existe des règles de l'art qui nous permettent de distinguer plus facilement les bons des mauvais ou des moins bons sentiments, c'est-à-dire des règles de production qui nous fournissent de bonnes raisons pour justifier notre sentiment. Cependant, même en l'absence de ces normes générales de production, certains goûts n'en demeurent pas moins naturellement plus élevés que d'autres. En ce cas, la hiérarchie entre sentiments demeure simplement plus difficile à établir. Hume se réfère à Don Quichotte, célèbre roman de Cervantes pour illustrer son propos²¹. Sancho, fidèle compagnon de Don Quichotte, nous raconte que ses parents, dont le goût était fort reconnu en matière de vin, furent un jour convoqués par un seigneur pour une dégustation. Tous deux qualifièrent le vin d'excellent si ce n'est, pour le premier, son léger goût de fer et, pour le deuxième, son goût de cuir. Bien entendu, on

²⁰ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.131.

²¹ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.133.

se moqua de leur jugement, mais quelle ne fût pas leur surprise lorsqu'à la fin on découvrit au fond du tonneau une clé attachée à une lanière de cuir. Ce que tente de nous dire Hume par cet exemple c'est que, même si la clé à lanière de cuir n'avait jamais été trouvée, le goût des parents de Sancho n'en demeurerait pas moins délicat. Néanmoins l'entente entre les sujets se trouve favorisée lorsque nous avons de bonnes raisons pour justifier notre jugement.

Contrairement à ce que prétendent les rationalistes, selon Hume, le plaisir esthétique n'est pas un plaisir ou un sentiment purement rationnel car rien n'est beau en soi. « La beauté n'est pas une qualité inhérente aux choses elles-mêmes, elle existe seulement dans l'esprit de celui qui la contemple [...].²² », nous dit-il. Le plaisir esthétique est donc un plaisir des sens, c'est-à-dire une satisfaction qui découle de nos organes sensoriels, mais également un plaisir subjectif sans qu'il soit pour autant arbitraire. La beauté, en tant que sentiment de plaisir subjectif, dépend à la fois du sujet mais aussi, indirectement, des qualités de l'objet envers lequel nous ressentons quelque chose. Ce fait nous donne à penser qu'en impliquant certaines qualités de l'objet comme corrélatives au sentiment de plaisir, celui-ci ne s'avère plus être purement idiosyncrasique. La relation du sujet à l'objet est tout à fait particulière dans l'expérience esthétique, contrairement à l'expérience scientifique où, peu importe les conditions du sujet, les résultats ainsi que la nature de l'objet demeurent sinon immuables à tout le moins prévisibles. Lors de l'expérience esthétique, même si l'objet possède toutes les qualités qui font de lui une grande œuvre, le sujet doit invariablement être prédisposé à

²² David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.127.

faire cette expérience. C'est de ce sentiment de plaisir, ressenti lors de l'expérience esthétique et de l'observation de « ce qui a plu aux hommes » à travers les diverses communautés et l'histoire que sera déduite la norme du goût²³. En raison de cela, il faudra dire qu'elle n'est connaissable qu'*a posteriori*, et donc par la méthode expérimentale.

C) Pour une esthétique expérimentale

Tout comme la science, l'esthétique ne concerne que les questions de faits et non les idées comme c'est le cas, par exemple, chez Platon ou comme ce le sera chez Kant. Chez Hume, nous ne pouvons rien connaître en dehors de nos impressions; rien n'est accessible qui ne relève de nos sens. En ce qui concerne la norme du goût, nous dirons qu'elle dépend de conditions naturelles et universelles propres à l'espèce humaine, mais également de conditions contingentes. Nous ne pouvons y accéder de façon immédiate, comme une intuition rationnelle, car cette norme est toujours médiatisée par l'expérience de l'objet. Toutes les interrogations qui portent sur la beauté doivent donc être résolues par la méthode expérimentale.

À la manière de toute connaissance objective, la norme du goût peut être appelée à changer, car elle peut être mise en péril par de nouvelles expériences qui remettront en question sa régularité et sa permanence. Ce n'est qu'idéalement que nous pouvons affirmer que tous les hommes, réunis dans les mêmes circonstances, produiront de pareils jugements. Reproduire les mêmes conditions d'expérience, afin d'obtenir chez tous des résultats similaires, est une tâche pratiquement irréalisable; la moindre entrave pouvant

²³ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.128.

venir fausser nos résultats. De nombreux facteurs sont impliqués dans l'expérience esthétique, autant physiques, historiques, culturels qu'émotifs, et ces facteurs semblent réduire l'universalité du jugement de goût. Afin de devenir le plus apte possible à juger,

[...] il faut qu'un critique préserve son esprit de tout *préjugé*, et ne prenne rien en considération, si ce n'est l'objet même qui est soumis à son examen. Nous pouvons observer que, pour produire l'effet voulu sur l'esprit, toute œuvre d'art doit être considérée d'un point de vue particulier, et qu'elle ne peut être pleinement goûtée par des personnes dont la situation, réelle ou imaginaire, n'est pas conforme à celle qui est requise par l'œuvre.[...] [C'est pour cela qu'un critique, pour goûter pleinement une œuvre] doit se placer dans la même situation que celle où était l'auditoire [à qui s'adressait l'œuvre] afin de parvenir à l'appréciation véritable du discours.[...] Un homme qui est sous l'empire du préjugé ne se soumet pas à cette condition, mais garde avec obstination sa position naturelle, sans se placer à ce point de vue précis que l'œuvre demande²⁴.

C'est en partie pour cela que nous dirons que, peu nombreux sont les hommes compétents, ayant la capacité de s'absoudre de toutes particularités individuelles et culturelles, qui peuvent juger d'une œuvre d'art à la manière de la science²⁵. Nous élaborerons ce sujet dans la prochaine section.

En tant que connaissance empirique, la norme du goût ne peut s'étendre au-delà des faits. Nous dirons donc que son universalité n'est que possible et non nécessaire car ces conditions de possibilité sont circonstanciées. Bien qu'elle dépende indirectement de qualités de l'objet, l'universalité de la norme du goût ne doit pas être envisagée

²⁴ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.137-138.

²⁵ L'absence de préjugé est une aptitude qui semble superflue pour l'universalité du jugement scientifique mais essentielle pour ce qui est de l'universalité du jugement esthétique. Cette aptitude semble cependant moins effective lorsque nous faisons l'expérience de la beauté. Lorsque je fais l'expérience de l'eau qui bout, mon humeur n'influencera jamais l'aboutissement de mon expérience; que je sois triste ou heureuse, l'eau bouillira toujours à la même température. Tandis qu'il serait plus juste de penser que dans l'expérience esthétique, mon humeur influencera le plaisir que je ressens devant une belle représentation. Il est fort probable que dans les moments les plus heureux de mon existence, j'apprécie davantage la beauté que lors des instants les plus pénibles.

exclusivement comme le corollaire des qualités qui nous sont manifestées. Elle trouve également son fondement dans la nature humaine.

Certaines formes ou qualités particulières, de par la structure originale de la constitution interne de l'homme sont calculées pour plaire et d'autres pour déplaire, et si elles manquent leur effet dans un cas particulier, cela vient d'une imperfection ou d'un défaut apparent dans l'organe. [...] Dans toute créature, il y a un état sain et un état déficient, et le premier seul peut être supposé nous offrir une vraie norme du goût et du sentiment.²⁶

Ainsi, afin de parvenir à une norme du goût la plus objective et la plus universelle possible, nous devons, au-delà ou indépendamment des défauts des organes, sous un contrôle rigoureux des conditions d'expérience, observer ce qui a plu aux hommes à travers les différentes sociétés et à travers l'histoire de façon à réconcilier les sentiments de l'humanité.

D) L'expert ou l'homme de goût

Malgré le fait que nous en ayons tous la capacité (si nos organes sont sains), nous ne naissons pas instinctivement avec une maîtrise exemplaire de notre faculté de juger. Peu nombreux sont ceux qui maximiseront leur potentiel de jugement afin d'en faire une règle pour l'humanité. Hume dira: « Bien que les hommes de goût délicat soient rares, on les remarque aisément dans la société pour la solidité de leur entendement et pour la supériorité de leurs facultés sur celles du reste de l'humanité.²⁷ » Pour celui qui la possède et la maîtrise, la norme du goût est le fruit d'une longue éducation. Afin d'acquérir un goût éduqué, il faut une grande connaissance de ce qui a plu universellement aux hommes à travers le temps et l'histoire et une maîtrise de la pratique artistique. Selon Hume,

²⁶ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.131.

²⁷David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p. 142.

l'homme de goût doit posséder un sens fort, uni à un sentiment délicat et détaché de tout préjugé, que « rien ne tend davantage à accroître et à parfaire ce talent que la *pratique* d'un art particulier, et l'étude ou la contemplation répétée d'une sorte particulière de beauté²⁸ ».

Dans la pensée humienne, tous les goûts ne se valent pas. Bien que nous ayons tous le droit d'exprimer notre goût ou nos sentiments en matière de beauté, il y a dans la société des hommes qui possèdent un goût plus délicat et plus élevé que les autres. Cette « délicatesse de goût » doit être un caractère apprécié et recherché par chacun d'entre nous « parce qu'[elle] est la source des agréments les plus beaux et les plus innocents dont est susceptible la nature humaine²⁹ ». C'est donc dans l'art et dans la beauté que se manifesteront les plaisirs les plus purs qu'il nous soit possible à la fois de produire et de ressentir.

Ce goût délicat, l'humanité pourra donc l'obtenir par une éducation rigoureuse, c'est-à-dire par une maîtrise de « ce qui a plu », doublée de la longue pratique d'un art particulier, de multiples contemplations de diverses formes de beauté et de la possibilité de se débarrasser de tout préjugé. C'est en raison de sa grande connaissance du monde artistique, autant au niveau de la production que de celui de la critique, que nous devons considérer l'homme de goût comme autorité en matière de beauté. Ses sens étant plus entraînés et aiguisés pour percevoir toutes les composantes d'une œuvre, aussi infimes

²⁸ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.135.

²⁹David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.134.

soient-elles, il sera donc plus à même de juger de la valeur réelle de chaque œuvre. Différemment de la pensée de Du Bos, pour qui c'était le public qui possédait le bon goût, nous dirons de ces hommes que leur jugement est plus qualifié que celui de la majorité des sujets, qu'il constitue un véritable modèle pour nous ainsi que pour ériger la norme du goût.

E) L'expérience esthétique

Accomplir adéquatement une expérience esthétique n'est pas quelque chose d'aisé, c'est pourquoi l'esthétique humienne est à la portée d'un nombre restreint d'individus. Pour ceux qui en ont la capacité, elle est le fruit d'un entraînement assidu et de nombreux efforts. En ce qui concerne la majorité d'entre nous, selon Hume, lorsqu'un phénomène esthétique se manifeste pour la première fois, étant donné notre manque d'entraînement, nous nous trouvons dans l'incapacité de saisir la beauté de cette manifestation dans ce qu'elle a de particulier. Habituellement, le sentiment de plaisir que nous ressentons est si confus que nous ne parvenons à nous prononcer que sur la beauté générale plutôt que sur les qualités particulières de l'objet. Il nous est cependant possible d'y voir plus clair en matière de beauté. Comme nous venons de l'écrire, c'est par la pratique que nous pourrions éduquer notre goût et affiner notre délicatesse. C'est pour cette raison qu'il nous dira que

[l]a pratique présente tant d'avantages pour discerner la beauté qu'il sera même requis de nous, avant que de pouvoir émettre un jugement sur quelque œuvre d'importance, que cette réalisation très particulière ait été lue plus d'une fois attentivement, et considérée sous divers éclairages avec attention et réflexion³⁰.

³⁰ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.136.

Jusqu'à présent chez Hume, c'est uniquement par la connaissance et la maîtrise des critères de beauté établis à travers l'histoire ainsi que par une expérience répétée des productions artistiques, que nous pourrions comparer les œuvres actuelles avec celles de jadis et les normes établies antérieurement, afin de clarifier notre sentiment et d'affiner notre capacité de juger en matière de beauté. Selon lui, c'est par comparaison que nous procédons lorsque nous accordons aux choses les prédicats de beauté et de difformité.

Il est impossible de persévérer dans la contemplation de quelque ordre de beauté que ce soit, sans être fréquemment obligé de faire des comparaisons entre les divers degrés et genres de perfection, et sans estimer l'importance relative des uns par rapport aux autres. Un homme qui n'a eu aucune possibilité de comparer les différentes sortes de beauté n'a absolument aucune qualification pour donner son opinion sur un objet qui lui est présenté³¹.

En résumé, le jugement qui a de la valeur est celui qui s'appuie sur des comparaisons. Ce qui compte, lorsqu'il s'agit de favoriser l'entente entre sujets, n'est pas tant le jugement qui est énoncé, que les raisons pour lesquelles on a jugé ainsi.

F) La norme du goût n'est pas une connaissance absolue

En dépit de tous les efforts que nous pourrions fournir en vue de fixer une norme du goût de façon définitive, celle-ci restera toujours limitée dans sa prétention à l'universalité. Le fait qu'une connaissance soit objective, ne justifie en aucun cas le fait qu'elle soit absolue. Comme toutes les connaissances qui relèvent de l'imagination, la norme du goût, en tant que connaissance esthétique, est également une connaissance dont l'universalité se trouve réduite. C'est par habitude que nous avons entretenu la croyance que si les choses se sont toujours produites par le passé elles se produiront

³¹ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.136.

nécessairement dans le futur. Néanmoins, rien ne nous autorise à penser que si une chose éveille en nous le sentiment de beauté dans le présent, elle suscitera nécessairement le même sentiment dans le futur. Cette relation de cause à effet, en tant que produit ou croyance de notre imagination « [...] ne peut être prouvée *a priori*, une idée ne contenant nulle qualité intrinsèque déterminant son objet comme cause ou effet, ni *a posteriori*, puisque cela supposerait que le passé fasse la règle pour l'avenir, ce qui constitue justement la croyance causale³² ». L'imagination, dont la fonction est d'associer et de synthétiser les impressions que lui transmettent les sens, va au-delà de sa fonction lorsqu'elle crée cette relation de cause à effet. Ne supportant pas les antinomies, elle invente de nouvelles fictions afin de résoudre les contrariétés et de permettre à l'homme de vivre dans un monde où l'existence fait sens. Or, la seule connaissance à laquelle nous puissions avoir accès c'est la connaissance résultant du modèle scientifique, c'est-à-dire une connaissance limitée: limitée par le monde dans lequel nous vivons, par notre faillibilité, par notre personnalité et par nos expériences personnelles. Contrairement à ce que pourra prétendre Kant, et tel qu'il fut mentionné plus haut, la norme du goût n'est pas un principe *a priori*.

G) Source de la variabilité du goût

Pour Hume, même si l'universalité de la norme du goût est un fait établi, il nous est néanmoins possible d'observer une grande variété de goûts au sein de notre société. Beaucoup de facteurs entrent en jeu lorsqu'il s'agit de faire une expérience esthétique et plus nombreux sont les facteurs dont il faut tenir compte, plus grands sont les risques que

³²Philippe Saltel, *Le vocabulaire de Hume*, Paris, Ellipses, 2009, p.23.

notre jugement soit faussé, c'est-à-dire éloigné de la norme du goût en vigueur, et plus les chances de parvenir à une entente entre les hommes s'amincissent.

En tant que principe de la nature humaine, la norme du goût est présente en chacun de nous, c'est cependant son contenu qui peut varier. Ce dernier ne peut que viser l'universalité, car trop de facteurs doivent être pris en considération lorsque nous faisons l'expérience de l'art. Selon Hume, deux sources peuvent faire varier la norme du goût au sein de notre société et, curieusement, c'est de ces deux facteurs dont cette norme est issue. Ces deux éléments ne suffisent pas à fausser notre jugement et à nous rendre incapables de discerner la beauté de la difformité, mais ils introduisent tout de même au sein de notre société divers degrés d'approbation ou de blâme qui rendent par là la communauté de jugement de moins en moins unanime ou, pourrions-nous dire, de plus en plus relative. « La première source consiste dans les différentes humeurs des hommes en particulier. L'autre réside dans les mœurs et les opinions particulières à notre âge et à notre pays³³ ». C'est ce qu'on pourrait appeler les facteurs de relativité historique et de relativité culturelle.

L'art progresse, l'homme évolue et les critères pour évaluer la beauté des œuvres changent eux aussi. Les critères pour juger du beau à la Renaissance ne sont pas identiques à ceux du siècle des Lumières, ni même semblables à ceux qui régissent actuellement le champ artistique. En matière de goût, nos jugements dépendent de notre manière de ressentir les choses. Nous ressentons les choses d'une façon particulière parce

³³ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.143.

que nous vivons à une certaine époque et dans une certaine culture; nous sommes ce que nous sommes par notre constitution et nos expériences. C'est en raison du fait que nous ne nous trouvons jamais devant les mêmes conditions d'expérience que les autres sujets, que l'universalité de la norme du goût n'est que possible et non nécessaire.

Également, malgré le fait que le langage soit ce qu'il y a de plus commun entre les hommes et qu'il soit notre meilleur moyen de nous ouvrir à autrui, il est toutefois considéré comme une grande source de discorde en matière de jugement au sein de la philosophie humienne. Lorsqu'il est question d'esthétique, c'est dans les points de vue généraux que le consensus entre les hommes semble possible, mais il peut disparaître aussitôt que nous en venons à l'éclaircissement des termes particuliers. Dans toutes les sociétés nous louons les termes de beauté, de bonté et de vérité mais personne ne réussit à s'entendre sur ce qu'est la beauté, la bonté et la vérité. Selon Hume, tous les hommes utilisant le même langage devraient s'entendre sur l'application de ces termes. Or, comme ce sont les événements qui constituent notre existence et la manière dont notre constitution les perçoit qui définissent le sens que nous donnons à ces concepts importants, l'entente entre les hommes est rarement réalisée.

Bien qu'il nous soit possible, en théorie, de réunir les mêmes conditions d'expérience pour tous les sujets, l'uniformité de nos résultats n'est pas pour autant garantie. Rappelons-nous que pour Hume, la structure universellement commune à l'espèce humaine fait en sorte que certaines formes ou qualités particulières sont faites pour plaire à tous les sujets. Si ce n'est pas le cas, c'est que notre constitution interne déroge de la normalité. Comme il en a été question plus haut, même si nous sommes

constitués de façon identique, nos organes fonctionnent à divers degrés qui s'approchent plus ou moins de la pureté; c'est ce qui peut contribuer à expliquer la grande variabilité des goûts présente dans notre société.

En résumé, bien que la norme du goût, soit fondée sur l'expérience et l'observation de sentiments communs à la nature humaine, nous ne pouvons pas pour autant prendre pour acquis que les sentiments des hommes seront toujours conformes à ces règles. « Des incidents et des situations particulières se créent qui, ou bien projettent une fausse lumière sur les objets, ou bien empêchent la véritable [lumière] de transmettre à l'imagination la perception et le sentiment adéquats³⁴ ».

H) Jugement de connaissance et jugement esthétique

Même si cela semble peu envisageable pour la majorité d'entre nous, étant donné l'insurmontable relativité du sentiment esthétique, Hume dira que la connaissance esthétique, ou le sentiment de beauté qui constitue notre jugement de goût, se trouve néanmoins plus certaine que la connaissance scientifique. Il considère le jugement de connaissance, qui relève du domaine de la science, comme un jugement plus enclin à l'erreur car, de par sa nature, il renvoie toujours à une réalité extérieure, indépendante de notre propre personne³⁵. Rien ne nous autorise à penser la permanence d'un monde qui nous soit extérieur; tout comme, aucun raisonnement ne justifie le fait que les choses puissent demeurer ce qu'elles sont même lorsque nous ne sommes pas présents pour les

³⁴ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.131.

³⁵ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.128-130.

regarder. De plus, il est toujours possible que nos sens puissent nous tromper. La faillibilité du jugement de connaissance se trouve donc justifiée. Selon Hume, comme le jugement de goût s'avère être un jugement reposant uniquement sur le sentiment du sujet, il ne peut être, de par son essence, un jugement erroné. Comme il le mentionne:

Tout sentiment est juste, parce que le sentiment ne renvoie à rien au-delà de lui-même et qu'il est toujours réel, partout où un homme en est conscient. Mais toutes les déterminations de l'entendement ne sont pas justes, parce qu'elles renvoient à quelque chose au-delà d'elles-mêmes, c'est-à-dire à la réalité, et qu'elles ne sont pas toujours conformes à cette norme³⁶.

Dans le champ de la connaissance scientifique, nous sommes toujours limités dans notre jugement parce que les choses du monde ne peuvent être qu'une seule chose à la fois et nous ne pouvons les connaître que selon les capacités que nous possédons qui ne rendent pas toujours véritablement compte de leur vraie nature. Pour ce qui est du champ de l'esthétique, nous sommes libres de ressentir les choses comme bon nous semble: « un millier de sentiments différents, excités par le même objet, sont justes parce qu'aucun sentiment ne représente ce qui est réellement dans l'objet³⁷ ». La beauté n'étant pas une qualité inhérente aux choses, mais résidant dans le sentiment de celui auquel les objets sont présentés, nous pouvons, lorsque nous contemplons un objet, éprouver des sentiments différents sans pour autant nous trouver dans l'erreur. Il existe plusieurs sortes de beauté. L'homme cultivé, celui dont le goût est plus développé, tout comme l'homme du peuple, éprouvera devant une même création le sentiment de beauté mais à différents degrés. Le sentiment de l'un ne se trouve cependant pas invalidé par celui de l'autre. Des sens plus aiguisés seront plus sensibles à certaines qualités de l'objet que des sens plus

³⁶ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.126-127.

³⁷ David Hume, «De la norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000, p.127.

bruts ne parviendront même pas à percevoir. Ce n'est pas pour autant que le sentiment d'un sujet peut remettre en question le sentiment d'un autre. Ce qu'il nous faut donc retenir c'est que les sentiments et les plaisirs peuvent varier en matière de beauté mais qu'il nous est tout de même possible de s'accorder.

En guise de conclusion de ce chapitre, il faut constater que par sa norme du goût, Hume propose une solution au problème du relativisme ou qu'il limite les effets néfastes de celui-ci. Rappelons-nous que cette norme est un principe nous permettant de discriminer le bon du mauvais sentiment, principe qui n'est ni absolu, ni immédiat, mais qui se trouve toujours médiatisé par l'expérience que l'on fait. Cette règle est déduite de notre sentiment ainsi que de l'observation de ce qui a plu aux hommes à travers les siècles. Selon lui, nous ne pouvons être laissés à nous-mêmes lorsque nous faisons l'expérience de la beauté. La norme du goût est toujours présente pour guider notre jugement. Dans une certaine mesure, la liberté du sujet s'en trouve quelque peu compromise. Nous sommes libres de respecter ou non cette règle, mais si nous voulons que notre jugement soit considéré comme valable par nos semblables nous n'avons d'autre choix que de nous soumettre aux paramètres de celle-ci. En définissant le principe déterminant du jugement de goût comme un principe empirique, Hume laisse cependant beaucoup moins de place à l'erreur lorsqu'il est question de déterminer le bon du mauvais sentiment. Toutefois, étant donné que le fondement de la norme du goût est l'expérience, c'est-à-dire l'observation de ce qui a plu universellement en tout temps et lieux, il nous est plus facile de vérifier le fondement de notre jugement que s'il s'agissait d'un principe uniquement rationnel.

Aussi, afin de résoudre le problème du relativisme, avec son concept de norme du goût, Hume rendit la discussion entre les hommes plus facile et le consensus en matière de jugement possible. Avec la norme du goût, le jugement esthétique ne se réduit plus à un jugement purement arbitraire. Pour déterminer le contenu de la norme du goût, les hommes doivent entrer en discussion les uns avec les autres³⁸. Le thème de la communicabilité que nous aborderons avec Kant dans le prochain chapitre, pourra constituer une réplique possible à l'esthétique humienne.

³⁸ Cette discussion n'est pas toujours interactive, mais peut aussi se faire de façon passive à travers l'étude et l'observation de ce qui a plu à nos semblables.

CHAPITRE 2

Kant et la question de l'universalité

Pour de nombreux théoriciens du monde de l'art, il est justifié depuis des décennies de se demander ce que Kant aurait, lui aussi, à nous dire sur l'esthétique contemporaine. Comment une « théorie » aussi éloignée de notre époque pourrait-elle rendre compte des phénomènes et problèmes esthétiques actuels? Beaucoup d'esthéticiens contemporains croiront que la théorie kantienne est désuète, tout comme les autres théories de la tradition. Cette affirmation n'est qu'un leurre. Kant n'a peut-être pas visité le Louvre, dont les galeries ont été aménagées à la fin du XVIII^e siècle, ni succombé au génie des mélodies de Stravinsky au début du XX^e siècle. Il pourrait néanmoins nous apprendre quelque chose à propos de l'esthétique. Son ouvrage *Critique de la faculté de juger* est considéré comme l'un de ses textes fondateurs. Le questionnement et les idées qu'y développe Kant restent encore valides, tout comme les idées esthétiques humiennes. Même si l'art n'est plus ce qu'il était à l'époque de ces grands philosophes des Lumières, nous pouvons toutefois utiliser leur pensée afin de préciser notre critique du relativisme esthétique et orienter notre réflexion plus générale sur l'art et sur la beauté.

Dans un monde gouverné par la raison scientifique et l'individualisme, l'esthétique kantienne nous enseigne une nouvelle façon d'y porter un regard. Selon Kant, lorsque nous énonçons un jugement esthétique, il ne s'agit pas d'établir une connaissance de ce qu'est l'objet beau, mais plutôt de considérer comment nous pouvons rencontrer la beauté en nous-mêmes, dans notre rapport au monde. La beauté ce n'est pas une chose du

monde, c'est une manière d'être à l'intérieur de celui-ci. Il dira que ce ne sont pas tous les phénomènes qui relèvent de la science. La beauté n'est pas un objet de connaissance, car elle n'est pas un objet du monde qu'on pourrait étudier par la méthode scientifique. Le fondement de la beauté ne se trouve pas dans l'objet, mais trouve sa source dans le sujet et se révèle à travers la façon dont il pose le regard sur ce qui l'entoure. Ici, il ne se situe pas très loin de Hume. Il est clair pour Kant, que, même si nous ne pouvons pas faire une science de la beauté ou une science du goût, nous ne sommes pas inévitablement condamnés à l'erreur; nous pouvons tout de même faire des jugements de goût ayant une valeur universelle.

Si l'expérience esthétique puise son fondement dans la subjectivité humaine, nous ne sommes pas pour autant contraints au relativisme, qu'il soit modéré, tel celui d'Yves Michaud, ou bien pleinement assumé, comme celui de Genette³⁹. L'erreur que l'on fait couramment, dirait Kant, ou que l'on faisait à son époque, c'est de considérer les jugements esthétiques comme des jugements de connaissance et de confondre les jugements de goût avec des jugements d'agrément. Or, comme venait de le voir Hume, la beauté n'est pas une qualité immuable que l'on retrouve dans la chose qui se présente à nous et elle ne se réduit pas à un plaisir sensoriel, causé par une quelconque qualité de l'objet ou relatif à notre propre personne. C'est pourquoi Kant résoudra la célèbre antinomie du goût en disant qu' « on peut discuter du goût (bien qu'on ne puisse en disputer)⁴⁰ ». Nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin dans ce chapitre. Malgré le fait que nous ne puissions élaborer une science des jugements de goût, car la beauté ne relève

³⁹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010 et Yves Michaud, *Critères esthétiques et jugements de goût*, Nîmes, Hachette littérature, Éditions Jacqueline Chambon, 1999.

⁴⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 56 p.244.

pas de la vérité et que nous ne pouvons démontrer conceptuellement la validité de nos jugements, nous ne devons pas considérer ces jugements comme relatifs parce que la beauté relève du sujet qui les énonce. Par ailleurs, nul besoin que le jugement de goût soit objectivement déterminé, comme le jugement de connaissance, pour qu'il soit universel.

Même si le jugement de goût est de nature uniquement subjective, à travers l'esthétique kantienne, une nouvelle universalité voit le jour. Contrairement au jugement de connaissance, où l'universalité trouve son fondement dans l'objet qui nous est représenté, l'universalité du jugement de goût puise sa source dans la subjectivité humaine. Son principe déterminant, qui n'est pas de l'ordre du conceptuel, sera le sens commun, présent chez tous les hommes. C'est grâce à celui-ci que l'entente entre les sujets sera possible. Nous le verrons plus loin.

L'esthétique kantienne, malgré la distance qui nous sépare de celle-ci, peut, selon nous, s'appliquer à la situation qui a cours au sein de l'art actuel. Kant ne cherche pas à élaborer une science ou une théorie en bonne et due forme, ni à déterminer ce que devrait être une œuvre d'art. Il nous démontre plutôt ce qu'il en est de l'universalité du jugement et de la beauté⁴¹. C'est l'angle sous lequel sera abordée sa position face au relativisme dans ce chapitre.

⁴¹ Pensons simplement à Genette qui tente dans *L'œuvre de l'art* (*op.cit.*) de découvrir des critères pouvant définir cette œuvre et d'établir par la suite l'impossibilité de le faire; à Rainer Rochlitz qui dans *Subversion et subvention*, Paris, Gallimard, 1994 établit des critères artistiques pouvant départager ce qui relève du champ artistique et ce qui n'en relève pas; ou bien à Arthur Danto (voir, entre autres, *La transfiguration du banal. Une philosophie de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1989) qui définit l'œuvre d'art comme circonstancielle.

Tout comme ce fut le cas chez Hume, Kant affirme que nous sommes tous anthropologiquement constitués de la même façon, les facultés humaines étant identiques en chacun de nous. C'est pourquoi, peu importe le type de production artistique ou l'objet qui est représenté, l'homme ressentira pareil sentiment de beauté à travers les siècles. La beauté est universelle; c'est une valeur que l'on doit entretenir et rechercher. Elle ne dépend ni de qualités de l'objet, ni de règles de l'art, quoiqu'en disent les prédécesseurs et successeurs de Kant. Nous sommes toujours habités par le même sentiment de plaisir lorsque nous jugeons de la beauté, peu importe l'époque, la culture ou la société dans laquelle nous nous trouvons. Indépendamment des productions artistiques et des beautés naturelles qu'il nous sera permis de contempler, notre sentiment de plaisir demeura toujours le même car, tout comme c'était le cas chez Hume, la beauté ne réside pas dans la manifestation de l'objet, mais dans le sentiment du sujet. Chez Kant, la beauté n'est ni dans l'essence des choses, ni relative à l'histoire; rien n'est beau sans sujet pour le contempler. Aussi, la beauté kantienne, en tant que beauté universelle, peut réunir en elle l'humanité entière. Si elle doit nous apparaître comme ce qu'elle est en réalité, nous devons nous libérer de tout ce qui nous définit en tant que particulier pour nous élever à l'universel. La beauté est donc synonyme de liberté. Lorsque nous jugeons de la beauté, nous sommes libérés de toutes les contraintes physiques, des critères esthétiques, de tous les concepts nous dictant ce que la chose doit être et de toutes les contingences du monde. En ces moments-là, les facultés de notre âme peuvent jouer en toute liberté. En nous délivrant de toutes ces règles, nous ne nous délivrons pas simplement nous-mêmes. Comme le dira Danielle Lories, nous libérons aussi les objets du monde du carcan

imposé par notre subjectivité; ils nous apparaissent alors en réalité dans ce qu'ils ont de plus naturel et de plus universel⁴².

Au cours de ce chapitre, il sera question de voir quelles caractéristiques déterminantes du jugement de goût nous permettent, du point de vue kantien, de contrer le relativisme et de nous élever au-dessus du particulier pour accéder à cette beauté universelle et libre. Nous définirons le jugement de goût en le présentant sous les quatre moments du jugement établis par Kant, c'est-à-dire la qualité, la quantité, la relation et la modalité. Puis, nous exposerons la résolution kantienne de l'antinomie du goût. Enfin, nous tenterons d'expliquer comment, à travers les quatre moments du jugement, Kant tentait d'apporter une solution à cette antinomie.

A) Plaisir esthétique ou satisfaction désintéressée (en relation au premier moment, la qualité du jugement)

Le sentiment de plaisir, ou la satisfaction ressentie par le sujet lors de l'expérience esthétique est un sentiment commun à l'humanité. Tous, à un moment ou à un autre de notre vie nous faisons l'expérience de la beauté et c'est pourquoi réside en chacun de nous la capacité de ressentir et de juger de cette beauté. Différemment de l'esthétique humienne, dans laquelle certains goûts s'avèrent plus élevés que d'autres, à l'intérieur de la théorie kantienne, il n'y a pas de hiérarchie de jugements et de sentiments. Afin de nous exprimer sur la beauté de façon universelle, la satisfaction ressentie devant la représentation de l'objet doit être complètement désintéressée.

⁴² Danielle Lories, «Kant et la liberté esthétique», *Revue philosophique de Louvain*, 1981, vol.79, p.508.

Comme nous le verrons, le désintéressement est l'une des conditions de l'universalité du jugement de goût. Signalons d'abord qu'à l'intérieur de son esthétique, Kant cherche en premier lieu à clarifier la nature du jugement de goût. Selon lui, porter un jugement sur la beauté d'une représentation n'est pas la même chose que de chercher à la connaître, que ce soit simplement pour le plaisir ou en vue d'une fin. Lorsqu'on cherche à déterminer la beauté d'un phénomène, on ne veut pas savoir ce qu'est la chose, si elle plaît à nos sens ou si nous l'approuvons:

On désire uniquement savoir si la seule représentation de l'objet est accompagnée en moi par une satisfaction, aussi indifférent que je puisse être à l'existence de l'objet de cette représentation. On voit aisément que ce qui importe pour dire l'objet beau et prouver que j'ai du goût, c'est ce que je découvre en moi en fonction de cette représentation et non ce pourquoi je dépends de l'existence de l'objet⁴³.

Ce que Kant nous demande alors, lorsqu'il parle d'indifférence par rapport à l'existence de l'objet, ce n'est pas d'y être étranger ou d'avoir une attitude désenchantée envers notre existence, mais d'énoncer notre jugement sans contrainte, ni extérieure, ni intérieure, autrement dit en toute latitude ou en toute liberté. Lors de l'expérience esthétique, le sujet se trouve libéré de tout intérêt personnel, que ce soit du point de vue sensoriel, comme c'est le cas dans le jugement d'agrément, ou du point de vue moral et utilitaire dans le jugement portant sur le bon. Vis-à-vis de la chose dont il est question, le jugement de goût n'entretient aucune relation, ni avec la faculté de désirer, ni avec un concept que ce soit en tant que principe déterminant ou en tant que fin. C'est grâce à cette libération que le sujet pourra ressentir le réel plaisir de la beauté. Le plaisir dans le jugement de goût est donc signe de liberté.

⁴³ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 2, p.65.

La liberté esthétique dont il s'agira tout au long de la troisième critique doit être envisagée sous un aspect particulier. Elle se manifestera à nous premièrement du côté du sujet, puis du côté de l'objet. Kant nous dira que c'est uniquement par l'intermédiaire de la satisfaction désintéressée que le sujet pourra prononcer un jugement de goût en toute liberté. À l'opposé des philosophes empiristes qui prirent part au débat sur l'antinomie du goût ainsi que des esthéticiens contemporains qui soutiennent la position relativiste (nous verrons la théorie de Genette au prochain chapitre), la liberté esthétique n'est pas envisagée comme une liberté individuelle. En effet, les empiristes diront « à chacun son goût », ce qui signifie que la liberté est relative au sujet, car tout sujet est libre de juger de la beauté comme il le veut. À l'intérieur de la philosophie kantienne, c'est le concept de liberté qui nous élève au-dessus de l'individu et du particulier pour nous permettre d'accéder à l'universel, tout comme le fait Hume à travers la norme que détient l'homme de goût. Voilà de quoi il est question dans le désintéressement. Lors de cette expérience, le sujet n'est pas seulement la voix de celui qui juge, mais les voix de l'humanité entière se réunissent, pour un bref instant, à l'intérieur de lui. Aussi, comme le mentionne Lories dans son article, « Kant et la liberté esthétique », dans la troisième Critique, il n'est pas seulement question de la liberté du sujet qui juge, mais aussi de la liberté de l'objet jugé. En se départissant de tout intérêt, le sujet ne se libère pas seulement lui-même, mais libère aussi l'objet de son jugement. La chose se présente à nous librement, comme ce qu'elle est en réalité, car notre regard n'est pas restreint par le carcan d'un quelconque appareil conceptuel, ni par la recherche de plaisir sensoriel.

[S]e contentant de « contempler » la chose, de la considérer purement et simplement sans mêler son regard de convoitise ou de gourmandise sensuelle, le spectateur permet à la chose de lui apparaître pour elle-même, en ce qu'elle est, plutôt que d'être travestie par l'un et/ou l'autre masque (s) la constituant en

« objet » d'une consommation sensorielle [...] ⁴⁴.

C'est en faisant abstraction de tout intérêt que les choses se présenteront à nous dans ce qu'elles ont de plus universel.

Pour Kant, la nature du plaisir esthétique est distincte de la satisfaction ressentie lors de l'expérience de l'agréable ou de l'expérience du bien. Même si le plaisir esthétique s'avère être un plaisir uniquement subjectif, comme c'est le cas dans le jugement d'agrément, il ne se réduit pas pour autant à un plaisir strictement individuel et relatif à chacun. Le plaisir de la beauté est universel. Bien que l'expérience de la beauté soit avant tout une expérience empirique, c'est-à-dire médiatisée en premier lieu par les sens, le plaisir ressenti lors de l'expérience esthétique sera un plaisir intellectuel mais d'un autre ordre que celui généralement ressenti par le sujet lors de l'expérience du bien. Contrairement au plaisir moral, que ce soit celui du bon à quelque chose ou celui du bon en soi, le plaisir esthétique ne requiert pas l'intervention d'un concept. Le plaisir esthétique est ce que Kant appellera un plaisir contemplatif: « cette contemplation elle-même n'est pas réglée par des concepts; en effet le jugement de goût n'est pas un jugement de connaissance (ni théorique, ni pratique), il n'est pas fondé sur des concepts, il n'a pas non plus de concepts pour fin ⁴⁵ ». Le jugement de goût, indifférent à l'existence de l'objet, ne fait que rapporter la représentation de l'objet au sujet et à son sentiment de plaisir et de peine ⁴⁶. Il ne sert à aucune connaissance, comme le dira encore Kant : « pas

⁴⁴ Danielle Lories, « Kant et la liberté esthétique », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 79, p. 487.

⁴⁵ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 5, p. 71.

⁴⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 1, p. 63.

même celle par laquelle le sujet se connaît lui-même⁴⁷ ». Contrairement au jugement d'agrément et aux jugements sur le bien, dans le jugement de goût ou l'expérience esthétique, nous ne sommes soumis ni à nos désirs, ni à notre recherche de plaisir sensoriel. Des trois types de satisfaction que Kant nous présente dans sa troisième critique, c'est-à-dire les satisfactions du beau, du bien et de l'agréable, il nous dira que « celle du goût pour le beau est seule une satisfaction désintéressée et libre; en effet aucun intérêt, ni des sens, ni de la raison, ne contraint l'assentiment⁴⁸ ». Lors de l'expérience esthétique, le sujet ne cherche pas à comprendre ou à expliquer la beauté, pas plus qu'il ne cherche uniquement à la consommer ou à l'utiliser; il ne fait que la contempler, naturellement, sans arrière-pensées. Devant la manifestation de la beauté, il contemple le phénomène qui se présente à lui pour ce qu'il est et non pour l'objet qu'il représente.

Comme nous l'avons signalé antérieurement, l'esthétique kantienne présente le désintéressement comme condition déterminante de l'universalité du jugement de goût. À la différence du jugement d'agrément et du jugement moral, qui reposent tous deux sur un intérêt, c'est parce qu'elle est libre et désintéressée que la satisfaction du jugement de goût est universelle et valable pour tous. Kant le mentionne à propos de ces deux premiers types de jugement: « Tout intérêt présuppose un besoin ou en produit un, et comme principe déterminant de l'assentiment, il ne laisse plus le jugement sur l'objet être libre⁴⁹ ». Étant donné que tout intérêt est un intérêt particulier, le jugement dont découle le plaisir ne peut prétendre valoir pour tous, même s'il est possible d'observer un consensus dans ce type de jugement. Cet accord n'est qu'une coïncidence qu'aucun principe ne vient

⁴⁷ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 2, p.67.

⁴⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 5, p.72.

⁴⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 5, p.72.

justifier. Vu la nature à la fois subjective et désintéressée de ce genre de plaisir, on ne peut que postuler l'universalité de la satisfaction du goût qui trouve son fondement dans un principe présent dans toute l'humanité.

En résumé, c'est donc parce qu'elle est libre et désintéressée que la satisfaction du jugement de goût peut être universelle. Lorsqu'il est question de liberté esthétique, il ne faut pas entendre par là des libertés individuelles, relatives à chacun, mais un devoir de se séparer du particulier qui nous définit comme individu et qui oriente notre façon de voir le monde, pour ne garder que l'universel qui nous détermine en tant qu'être humain. Le sujet qui juge doit être libre de toutes les inclinations possibles vis-à-vis de la satisfaction qu'il impute à l'objet.

En effet puisque la satisfaction ne se fonde pas sur quelque inclination du sujet (ou quelque autre intérêt réfléchi), mais qu'au contraire celui qui juge se sent entièrement *libre* par rapport à la satisfaction qu'il prend à l'objet, il ne peut dégager comme principe de la satisfaction aucune condition d'ordre personnel, dont il serait seul à dépendre comme sujet. Il doit considérer que la satisfaction est fondée sur quelque chose qu'il peut aussi supposer en tout autre. Et par conséquent il doit croire qu'il a raison d'attribuer à chacun une satisfaction semblable⁵⁰.

Mais, lorsque nous jugeons de la beauté, cela ne signifie pas pour autant que chacun est libre de juger comme il lui plaît sans se soucier d'autrui. Tout homme se servant correctement de ses facultés arrivera au même résultat. Le jugement esthétique n'est pas un jugement qui nous coupe de nos semblables et nous tient prisonnier de notre propre monde de valeurs. Le jugement de goût sera un jugement rassembleur, un jugement communicateur. Rappelons ce que Lories écrit à propos de cette liberté esthétique :

[...]la reconnaissance [...] d'un mode de présence de l'homme aux choses et des choses à l'homme différent de celui impliqué dans la vision scientifique du monde et garanti par la critique de la raison pure, un autre mode de présence plus

⁵⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 6, p.73.

originel, car non médiatisé par aucun appareil conceptuel, immédiat, sans être pour autant cantonné au niveau purement sensoriel⁵¹.

B) L'absence de concepts comme condition de l'universalité et de la liberté du jugement de goût (en relation au deuxième moment, la quantité du jugement).

a) L'absence de concepts

Nous vivons actuellement dans un monde obsédé par la quête de vérité, mais dans un sens différent de la tradition philosophique. L'homme doit tout connaître, et seule la méthode scientifique lui permettra de tout savoir, indubitablement, semble-t-il. Si la science l'affirme, ce ne peut qu'être vrai, dira-t-on. Or, pour Kant, ce ne sont pas tous les phénomènes qui relèvent du champ scientifique. Nous pouvons remarquer qu'il fait ici un effort dans la même ligne que son prédécesseur de *De la norme du goût* qui a tenu également compte de la connaissance scientifique. Tout comme le fit Hume, en effet, Kant nous enseignera une nouvelle façon de voir le monde. Pour lui, de même que pour le grand penseur écossais, la science ne doit pas avoir le monopole de toutes nos expériences. Néanmoins, même à l'extérieur du domaine de la connaissance logique ou scientifique, il nous est possible d'acquérir certaines certitudes⁵². Pensons, par exemple, au jugement de goût qui, tout comme le jugement logique, peut prétendre valoir pour chacun de nous. Au paragraphe précédent, Kant avait signalé que la satisfaction produite

⁵¹ Danielle Lories, «Kant et la liberté esthétique», *Revue philosophique de Louvain*, vol.79, p. 490.

⁵² Rappelons-nous que pour Hume, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il est plus facile, malgré la nature uniquement subjective du jugement de goût, d'établir des connaissances et des critères dans le champ de l'esthétique que dans celui de la science. Comme il le mentionne: « Bien que, du point de vue spéculatif, nous puissions volontiers déclarer qu'il existe un critère certain en science, tandis que nous en nions l'existence pour ce qui est du sentiment, la pratique démontre cependant que la chose est bien plus difficile à rendre certaine dans le premier cas que dans le deuxième.» (David Hume, «De la Norme du goût» dans *Essais esthétiques*, Paris, Éditions GF Flammarion, n° 1096, 2000. p.141). Pour ce dernier, c'est en raison de sa nature subjective que la connaissance esthétique est plus certaine que la connaissance scientifique. Malgré l'éventail de possibilités, aucun sujet ne peut se tromper sur le sentiment qui l'habite tandis que nos sens peuvent toujours nous tromper.

par un objet est exempte d'intérêt et qu'on ne peut faire autrement qu'estimer que cet objet doit contenir un principe de satisfaction universel⁵³.

Bien que le jugement de goût ne soit pas relatif à chacun de nous, l'universalité de celui-ci ne peut résulter de concepts⁵⁴. Comme le mentionne Alexis Philonenko, à travers ses commentaires de la troisième Critique, pour Kant, « Le jugement de goût n'est pas le fruit d'une universalité fondée sur des comparaisons objectives et empiriques [comme c'est le cas pour le jugement de connaissance], mais le moment transcendantal où s'exprime (à travers l'exigence adressée à autrui) l'intersubjectivité subjective pure⁵⁵ ». Ici nous pouvons remarquer que Kant s'oppose littéralement à Hume qui privilégie une universalité esthétique *a posteriori*. Pour Hume, ce sont les sentiments individuels, accessibles par l'expérience, qui sont favorisés tandis que Kant cherchera comme principe au jugement de goût un sentiment commun à l'humanité qui commence à se dessiner dans le deuxième moment du jugement que nous traitons ici et qui se démarquera comme étant *a priori*. Ce qui signifie qu'à l'intérieur de l'esthétique kantienne, si l'on veut parler de la beauté de façon libre et universelle, nous devons nécessairement faire fi du principal outil de la science, à savoir le concept. Car l'universalité du jugement de goût s'avère exclusivement fondée sur le sentiment du sujet et se trouve par le fait même uniquement subjective.

Trop souvent, nous dirait Kant, l'erreur que l'on fait et qu'ont commise ses prédécesseurs, c'est de considérer le jugement de goût de façon analogue au jugement de

⁵³ Voir Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §6, p.73.

⁵⁴ Voir Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §6, p.73.

⁵⁵ Alexis Philonenko, dans *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §7, note 1, p.75.

connaissance, même si le sujet énonce son jugement en faisant « comme si la beauté était une structure de l'objet et comme si le jugement était logique (et constituait une connaissance de celui-ci par des concepts de l'objet) [...] »⁵⁶. Connaître quelque chose ce n'est pas la même chose que d'en apprécier la beauté. Lorsqu'il fut question du premier moment du jugement de goût, rappelons-nous que, contrairement au jugement de connaissance où la représentation est rapportée à l'objet et aux concepts que nous en possédons en vue d'acquérir un savoir, lors de l'émission du jugement, la représentation de l'objet est simplement rapportée au sujet et à son sentiment de plaisir et de peine. Kant s'accordera donc sur ce point avec Hume pour dire que la beauté n'est pas une qualité de l'objet et que par conséquent, encore une fois, la connaissance esthétique ne relève pas de concepts déterminés⁵⁷. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, même si l'on parle de la beauté comme si elle était une qualité de l'objet, aucune règle ne peut nous contraindre à donner notre assentiment à certaines représentations. Le fondement du jugement de goût est uniquement subjectif et chercher son principe à l'extérieur c'est renier la nature à la fois libre et universelle de ce jugement.

Dès que l'on porte un jugement sur des objets uniquement d'après des concepts, toute représentation de beauté disparaît. On ne peut donc indiquer une règle d'après laquelle quelqu'un pourrait être obligé de reconnaître la beauté d'une chose. On ne veut pas se laisser dicter son jugement par quelque raison ou par des principes lorsqu'il s'agit de savoir si un habit, une maison, ou une fleur sont beaux. On veut examiner l'objet de ses propres yeux, comme si la satisfaction qu'on y prend dépendait de la sensation; et cependant, si l'on déclare alors que l'objet est beau, on croit avoir pour soi toutes les voix et l'on prétend à l'adhésion de chacun, bien que toute sensation personnelle ne soit décisive que pour le sujet et sa satisfaction propre⁵⁸.

⁵⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 6, p.73.

⁵⁷ Dans la philosophie kantienne, lorsqu'on définit la beauté comme ne relevant pas de concepts, il est question ici de la beauté pure. La beauté adhérente relèvera pour sa part du concept de perfection. Voir le troisième moment du jugement plus bas.

⁵⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 8, p.79.

Cette citation va au cœur du sujet du relativisme esthétique. Pour se prononcer sur la beauté d'une chose, nulle relation entre le concept et la chose n'entre en ligne de compte. Il nous est impossible de déduire le sentiment que nous ressentons du concept de l'objet qui se trouve devant nous. Il n'est d'ailleurs pas non plus nécessaire de connaître cette chose pour faire l'expérience de la beauté. Lorsqu'il s'agit du jugement de goût, il n'importe que la relation entre le sujet et son sentiment de plaisir⁵⁹. Cela ne veut pas dire pour autant que la satisfaction ressentie par le sujet, même si elle ne relève pas de concepts, se réduise à un plaisir purement sensoriel et relatif comme c'est le cas dans le jugement d'agrément. Malgré son fondement subjectif, le plaisir esthétique est un plaisir universel. Aucun plaisir sensuel, en tant que plaisir strictement individuel, ne peut avoir de valeur universelle. Seul,

le goût réfléchi [...] estime qu'il est possible (ce qu'il fait d'ailleurs réellement) de former des jugements susceptibles d'exiger un tel assentiment universellement et en fait chacun suppose cet assentiment pour tous ses jugements de goût, sans que les sujets qui jugent s'opposent sur la possibilité d'une telle prétention [...] ⁶⁰.

Comme nous le verrons plus loin, à la différence de Hume, le plaisir esthétique n'est pas un plaisir des sens, mais un plaisir de la réflexion et c'est l'une des raisons pour laquelle nous dirons du jugement de goût qu'il est un jugement universel.

⁵⁹ À l'opposé de ce qui se passe dans le domaine scientifique, où le sujet joue un rôle secondaire comparé aux conditions empiriques qui assurent la reproductibilité de l'expérience scientifique et l'universalité du jugement de connaissance, dans le champ de l'esthétique, le sujet joue un rôle primordial pour la survie du jugement de goût. Dans le paradigme scientifique, la nature des choses reste toujours identique à elle-même, même s'il n'y a personne pour les regarder. Dans la perspective de l'esthétique, il ne vaut pas la peine de parler de beauté s'il n'y a pas de sujet ressentant un plaisir devant un phénomène particulier. De plus, contrairement au champ du cognitif, la singularité et la particularité du phénomène qui est représenté sont telles qu'il nous est impossible de reproduire cette expérience. Les conditions de possibilité pour parvenir à l'universalité du jugement de goût ne se trouvent pas du côté de l'empirie comme pour le jugement de connaissance, mais du côté du sujet. C'est parce que le sujet qui juge a le pouvoir de se mettre à la place de tout autre que le jugement de goût est universel.

⁶⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §8, p.77.

Nous pouvons donc affirmer que bien qu'il puisse prétendre valoir pour tous, le jugement de goût diffère littéralement dans son universalité du jugement de connaissance. À l'inverse de ce dernier, le jugement de goût ne postule pas l'adhésion de tous; seul le jugement logique, présentant des raisons pour justifier celle-ci, possède le pouvoir de le faire. Lorsqu'il émet son jugement, le sujet « ne fait qu'attribuer à chacun cette adhésion comme un cas de la règle dont il attend la confirmation de l'accord des autres et non pas de concepts⁶¹ ». C'est pourquoi nous dirons, en ce qui concerne le jugement de goût, que « l'assentiment universel est donc seulement une Idée⁶² ». Nous parlerons uniquement de « prétention » à l'universalité. L'universalité du jugement de goût ne relève pas de concepts, « puisqu'elle ne lie pas le prédicat de beauté au concept de l'objet considéré dans toute sa sphère logique⁶³ » mais se rapporte strictement au sujet et à son sentiment de plaisir en tant que commun à l'espèce humaine. C'est pourquoi Kant qualifiera l'universalité du jugement de goût d'universalité à la fois esthétique et subjective. Puisque celui-ci ne porte pas sur l'objet (mais plutôt sur le sentiment du sujet) nous dirons que l'universalité du jugement de goût ne possède aucune quantité objective pouvant favoriser l'assentiment des voix, mais simplement une quantité subjective qui est notre capacité d'avoir une valeur commune. Même si cette sorte de jugement ne repose sur aucun concept pouvant convaincre indubitablement autrui de la valeur de notre jugement, nous pouvons néanmoins émettre, en faisant appel à notre humanité, des jugements ayant une valeur pour tous.

⁶¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §8, p.79. Nous verrons plus loin que l'universalité du jugement de goût relèvera plutôt d'un concept « indéterminé », tel que Kant l'élaborera après la déduction de cette sorte de jugements. Cet aspect contribuera à la solution de l'antinomie du goût.

⁶² Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §8, p.79.

⁶³ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §7, p.78.

Lorsqu'il émet son jugement, le sujet, conscient du pouvoir de sa subjectivité, peut toutefois s'élever et juger en harmonie avec l'humanité. En résumé, si l'universalité du jugement de goût ne dépend pas de concepts, comme c'est le cas du jugement de connaissance ou du jugement moral, celle-ci repose sur le sentiment du jeu harmonieux des facultés de connaître comme sentiment des forces vitales⁶⁴.

b) Le jeu des facultés en tant que libre et universel

En tant que jugement universel, le jugement de goût doit nécessairement avoir à son fondement un principe que l'on peut imputer à chacun de nous, mais non un principe objectif, comme c'est le cas dans le jugement de connaissance. Car, dans le jugement de goût,

Le plaisir que nous ressentons, nous le supposons comme nécessaire en tout autre dans le jugement de goût, comme si lorsque nous disons qu'une chose est belle, il s'agissait d'une propriété de l'objet déterminée en lui par des concepts; alors que cependant sans relation au sentiment du sujet la beauté n'est rien en soi⁶⁵.

Pour prétendre à une certaine universalité, tout jugement implique un élément qui doit pouvoir être universellement communiqué. Une entente entre les hommes doit nécessairement être possible. Si le principe déterminant du jugement de goût ne peut résulter de concepts objectifs, c'est donc qu'il trouvera sa source dans la subjectivité humaine. Nous ne pouvons rapporter directement à l'objet le plaisir résultant de la manifestation de celui-ci, autrement le plaisir dont il est question serait un plaisir des sens strictement individuel et immédiat, comme c'est le cas du jugement d'agrément⁶⁶. Kant veut ici se démarquer du relativisme dont on affuble Hume, en reléguant dans ce courant

⁶⁴ Alexis Philonenko dans *Critique de la faculté de juger* d'Emmanuel Kant, Paris, Vrin, 2000, note 1, § 6, p.74.

⁶⁵ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 9, p.82.

⁶⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 9, p.80.

seulement le jugement des sens. De plus, étant donné que l'universalité du jugement de goût ne peut découler de concepts, il se détache du jugement de connaissance et du jugement moral, où chacun est contraint par une règle de s'accorder à notre jugement. On perdrait par le fait même toute liberté de juger. Kant dira donc :

Si le principe déterminant du jugement, concernant cette communicabilité universelle de la représentation doit être pensé comme seulement subjectif, c'est-à-dire sans un concept de l'objet, ce ne peut être alors que l'état d'esprit qui se présente dans le rapport réciproque des facultés représentatives, pour autant qu'elles mettent une représentation donnée en relation avec la connaissance en général⁶⁷.

Le plaisir esthétique découle donc du libre jeu des facultés de connaître comme cela est requis pour une connaissance en général⁶⁸. Ce jeu facultaire entre également dans la définition de la liberté esthétique que nous nous sommes attardée à définir antérieurement. Dans tout jugement, nos facultés représentatives entrent en accord (dans des proportions différentes) mais c'est uniquement dans le jugement de goût que celles-ci, l'imagination et l'entendement en ce cas, interagissent en toute liberté. Différemment des jugements de connaissance et aussi d'autres sortes de jugements, lors du jugement de goût aucun concept habituellement fourni par l'entendement à l'imagination ne vient le contraindre à subsumer sous celui-ci l'intuition sensible qui lui est donnée. « Les facultés de connaissance mises en jeu par cette représentation sont en ce cas appelées à jouer librement, puisqu'aucun concept déterminé ne les limite à une règle particulière de

⁶⁷ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 9, p.80-81.

⁶⁸ Lorsqu'on parle de connaissance en général dans la philosophie kantienne, cela s'oppose toujours à ce qu'on pourrait nommer une connaissance particulière ou déterminée. Dans un jugement de connaissance, nous avons toujours affaire à une connaissance particulière. L'entendement fournit toujours un concept déterminé sous lequel ranger l'objet particulier qui nous est représenté. Lorsqu'il s'agit de connaissance en général on entend par là une Idée. C'est un concept, une règle nécessaire mais inconnaissable car aucun objet empirique particulier ne peut s'y rapporter.

connaissance⁶⁹ ». À l'occasion du jugement de goût, l'imagination n'est plus au service de l'entendement. Elle mène le jeu mais « en appelle cependant à celui-ci, l'incitant à un travail voué à ne pas aboutir puisque, par définition, il ne peut y avoir ici de production de concepts⁷⁰ ». Il y a sensation tout de même, celle de l'effet du jeu facultaire. Il ne s'agit pas d'une conscience ou d'une satisfaction dite intellectuelle.

Ainsi, la liberté dans le jugement de goût ne s'exprime donc pas seulement au niveau des intérêts, des concepts et de la chose représentée, mais aussi au niveau du jeu des facultés du sujet, comme il est requis, écrivions-nous, pour une connaissance en général. C'est par la communicabilité du sentiment du libre jeu de ces facultés que le jugement de goût peut être déclaré universel. Comme le mentionne Kant:

L'universelle communicabilité subjective du mode de représentation dans un jugement de goût, devant se produire sans présupposer un concept déterminé, ne peut être autre chose que l'état d'esprit dans le libre jeu de l'imagination et de l'entendement (pour autant qu'ils s'accordent entre eux comme cela est requis pour une connaissance en général). Nous avons alors conscience que ce rapport subjectif, qui convient à la connaissance en général, doit être aussi valable pour chacun, et par conséquent universellement communicable, que l'est toute connaissance déterminée, qui d'ailleurs repose sur ce rapport qui est sa condition subjective ⁷¹.

Kant parlera de communicabilité de la sensation un peu avant et un peu plus loin dans le texte. Il ne s'agira pas ici d'une entente empirique, mais plutôt de l'établissement d'une relation transcendantale avec autrui. Communicabilité qui n'est pas, en soi, réelle, mais tout de même possible. La discussion avec autrui n'est pas nécessaire, contrairement à ce que pouvait prétendre Hume. On peut partager nos jugements avec les autres, mais on ne doit pas se fier sur la convergence de certains jugements pour renforcer notre propre

⁶⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 9 p.81.

⁷⁰ Danielle Lories, «Kant et la liberté esthétique», *Revue philosophique de Louvain*, vol.79, p.492.

⁷¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 9, p.81.

jugement, autrement nous altérerons la nature de celui-ci⁷². L'universalité du jugement ne relève pas d'une comparaison objective et empirique, c'est de façon transcendante que s'exprime subjectivement la communauté avec autrui. C'est parce que nous sommes tous fondamentalement constitués par les mêmes facultés que la communauté de jugements se trouve bel et bien justifiée. Ce jeu, où l'entendement est au service de l'imagination, Kant dira bientôt que c'est le « plaisir de la réflexion » qui échappe au relativisme malgré la liberté qui s'y manifeste; réflexion pure qu'aucune autre fin ne vient motiver que la réflexion elle-même. C'est pourquoi le troisième moment qualifiera la finalité du jugement de goût de « finalité sans fin ».

C) La finalité sans fin en tant que condition de l'universalité du jugement de goût (en relation au troisième moment, la relation des fins du jugement)

a) La finalité subjective

Nous arrivons maintenant au moment où Kant fera entrer en jeu la notion de finalité en regard du jugement de goût. Selon ce grand philosophe, il existe pour chaque espèce de jugement ainsi que pour tout type d'expérience, une finalité particulière. Habituellement, lorsque nous nous donnons la peine d'observer le monde qui nous entoure, il nous est possible de remarquer plusieurs sortes de finalités, allant de finalités plus générales à des finalités plus définies. Nous ne vivons pas dans le chaos, c'est donc dire que toutes les choses, les actes et les états d'esprit aspirent à la réalisation de quelque chose. De façon générale, lorsqu'il sera question de définir la finalité de manière

⁷² Lors de ce deuxième moment, Kant nous dit qu'il est possible de déduire une règle universelle objective à partir du jugement de goût. Par exemple, je peux dire que la rose est belle parce que j'en fais l'expérience, mais dire que toutes les roses sont belles parce que tous ceux à qui je l'ai demandé m'ont répondu ainsi, c'est transformer mon jugement de goût en jugement logique. Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 8, p.78-79.

transcendantale (dans son essence), il nous faudra faire appel à l'un des plus anciens concepts utilisé par la philosophie: le concept de causalité⁷³. Ce qui signifie que chaque phénomène, concept, acte ou état d'esprit, en tant qu'effet, relève d'une cause qui le précède. Nous pouvons donc dire par exemple que « [...] l'objet d'un concept est fin, dans la mesure où le concept en est la cause (le fondement réel de sa possibilité) [...] »⁷⁴. Dans la plupart des cas, nous arrivons à connaître la finalité de nos jugements parce que dans la majorité des cas, ceux-ci relèvent de concepts ou d'informations sensorielles. Il arrive cependant qu'

[...] un objet ou un état d'esprit ou bien encore un acte, est dit final, alors même que sa possibilité ne suppose pas nécessairement la représentation d'une fin, pour la seule raison que nous ne pouvons expliquer et comprendre cette possibilité, que dans la mesure où nous admettons à son fondement une causalité d'après des fins, c'est-à-dire une volonté qui en aurait ordonné la disposition d'après la représentation d'une certaine règle⁷⁵.

Il n'est pas nécessaire, nous dira Kant, lorsque nous faisons l'expérience du monde, de saisir les choses en leurs possibilités⁷⁶. En ce qui concerne le jugement de goût, nous pouvons observer dans certaines manifestations empiriques la forme d'une finalité sans nécessairement mettre à son fondement une fin. Il n'y a donc ni finalité subjective, ni finalité objective au fondement du jugement de goût. La finalité du jugement portant sur le beau sera qualifiée par Kant de finalité sans fin. Afin de bien saisir la nature de cette finalité et de son impact sur l'universalité du jugement de goût, il sera pour nous essentiel de la distinguer des autres types de finalités résultant des autres formes de jugement.

⁷³ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 10, p.84.

⁷⁴ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 10, p.84.

⁷⁵ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 10, p.84-85.

⁷⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 10.

Le jugement de goût ne repose pas sur des principes empiriques ou *a posteriori*, mais plutôt sur des principes *a priori*. Il contient un principe qui détermine l'activité du sujet en ce qui concerne le rapport de ses facultés cognitives. Nous dirons alors que sa finalité n'est pas objectivement déterminée comme c'est le cas pour le jugement de connaissance, mais qu'il possède simplement la forme d'une finalité subjective⁷⁷. Comparativement au cas du jugement de connaissance, l'entendement n'est point requis, comme il l'est habituellement, en tant que faculté de la connaissance d'un objet, « mais comme faculté de la détermination de celui-ci et de sa représentation (sans concept), d'après le rapport de celle-ci au sujet et à son sentiment interne et cela dans la mesure où ce jugement est possible d'après une règle universelle⁷⁸ ». Chez Hume, le sentiment de plaisir est l'aboutissement d'une relation de cause à effet entre le sujet et l'objet dont il fait l'expérience; pour Kant, bien qu'il soit possible d'établir une relation entre le sentiment du sujet et la représentation de l'objet, il n'existe pas, comme c'est le cas dans l'esthétique humienne, de critère empirique de la beauté ou de « causalité » à ce propos. Le plaisir esthétique n'est pas un plaisir des sens, engendré par une qualité de l'objet (même si Hume nuance là-dessus ses propos), mais c'est un plaisir purement contemplatif. C'est la conscience (la sensation) que nous avons de la finalité purement formelle du jeu de nos facultés de connaître qui constitue l'essence même de ce plaisir. Ce dernier comprend en lui-même un principe qui tend à préserver l'activité des facultés de connaître du sujet et par le fait même à maintenir le même état d'esprit. Kant nous explique:

Nous nous attardons à la contemplation du beau, parce que cette contemplation se fortifie et se reproduit elle-même; c'est un état analogue (mais non pas identique) à l'arrêt de l'esprit, lorsqu'une propriété attrayante dans la

⁷⁷ Rappelons-nous le deuxième moment, où le concept a pour fonction de restreindre la liberté du jugement de goût.

⁷⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 15. p.96.

représentation de l'objet éveille à plusieurs reprises l'attention, - état en lequel l'esprit est passif⁷⁹.

La finalité du jugement de goût, en tant que jugement libre et désintéressé, se distingue également de celle du jugement d'agrément. Bien qu'ils soient tous deux considérés par Kant comme des jugements uniquement subjectifs, la finalité du jugement de goût ne repose pas sur un sentiment uniquement arbitraire et intéressé comme c'est le cas pour l'agrément⁸⁰. Lorsque nous sommes devant une chose qui nous est agréable nous sommes guidés par notre sentiment de plaisir qui nous pousse à désirer l'objet dont nous faisons l'expérience. À ce moment-là, ce qui nous intéresse réellement, c'est que perdure l'expérience qui nous procure du plaisir. Or, comme nous l'avons vu à l'occasion du premier moment, ce qui m'est agréable, ne l'est pas nécessairement pour autrui. Autrement dit, le plaisir de l'agréable est donc relatif à chacun de nous. Mais, pour Kant, ce serait uniquement ce plaisir qui serait relatif. C'est pourquoi la finalité du jugement de goût, en tant que jugement universel, ne peut résulter d'intérêts comme c'est le cas pour le plaisir des sens, car tout intérêt corrompt l'impartialité du jugement et par le fait même son universalité. Bien que nous ayons tendance à lier l'attrait et l'émotion à la satisfaction esthétique (ce sera le cas pour le sublime), Kant définira le jugement de goût *pur* comme un jugement « sur lequel l'attrait et l'émotion n'ont aucune influence [...], et qui ainsi a simplement pour principe déterminant la finalité de la forme [...] »⁸¹.

⁷⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 12 p.87-88.

⁸⁰ Nous pouvons dire que pour le jugement d'agrément, le sentiment de plaisir, placé avant la finalité en tant que cause, détermine la finalité comme désir de renouveler le plaisir qui nous habite. Dans le cas du jugement de goût, la finalité c'est le sentiment du libre jeu de mes facultés de connaître comme cela est requis pour une connaissance en général.

⁸¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 13 p.88. Voir aussi le §9 (ce n'est pas le plaisir des sens qui cause le jugement).

En dernier lieu, la finalité du jugement de goût se distingue également de celle du jugement de perfection. Le jugement de goût ne possède aucune finalité pratique et objective découlant de concepts déterminés comme pour le jugement sur le bon⁸². Nous l'avons vu déjà, le jugement de goût, en tant que jugement libre et universel, ne peut découler de concepts. Faire l'expérience du beau ce n'est pas la même chose que faire l'expérience du bon. Lors de ce dernier jugement, nous ne cherchons pas à savoir si l'objet qui nous est représenté reflète bien la manifestation de son essence, mais nous cherchons simplement à ressentir le plaisir qui résulte du libre jeu de nos facultés représentatives. Que peut-il bien rester pour caractériser ce jugement si, lors d'une expérience esthétique nous devons faire abstraction du concept comme fin, c'est-à-dire comme union du divers de nos intuitions? Il ne subsiste alors que la forme d'une finalité donnée par l'imagination mais non médiatisée par un concept par l'intermédiaire de l'entendement.

La finalité du jugement de goût sera donc qualifiée par Kant de « finalité formelle ». À la différence des autres formes de finalité que nous venons tout juste de voir, la finalité du jugement de goût échappe à toute saisie conceptuelle ou inclination sensible. Pour lui, ce n'est pas le contenu ou la matière de la finalité qui prime, mais simplement la forme; « aucune fin ne vient tenir lieu de matière à cette finalité qu'on peut dans cette mesure dire pure ou indéterminé⁸³ ». L'indétermination de la forme, est une manifestation pure de la liberté du jugement de goût. Ici l'entendement ne joue pas son rôle restrictif, mais laisse plutôt jouer l'imagination en toute liberté. Ce qui importe, à travers l'expérience du beau, ce n'est pas de connaître l'objet, ni d'en mesurer l'utilité ou

⁸² Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 15 p.93.

⁸³ Danielle Lories, « Kant et la liberté esthétique », *Revue philosophique de Louvain*, 1981, vol.79, p.495.

encore de chercher à combler nos inclinations naturelles, mais de perpétuer le libre jeu des facultés représentatives dans la mesure où, par ce jeu, elles nous maintiennent dans un intense plaisir.

b) La question du relativisme face aux beautés libre et adhérente

La question qui se trouve au cœur du conflit du relativisme esthétique, comme on l'a vu précédemment, a trait au débat sur l'antinomie du beau et à l'absence ou à la présence de critères ou de concepts qui devraient régir les jugements. Mais toute cette question, à tout le moins à l'époque de Hume et de Kant et avant eux, concernait aussi celle de la beauté. Pour un grand philosophe comme Kant, ce qu'il nous faut viser, semble-t-il, c'est l'élucidation de la véritable nature de la beauté afin de pouvoir établir de façon indubitable l'universalité du jugement de goût.

Selon lui, s'il existe de nombreux conflits en matière de beauté, c'est en raison du fait qu'il nous est possible de rencontrer la beauté sous deux aspects: la « beauté libre » (*pulchritudo vaga*) et la « beauté adhérente » (*pulchritudo adhaerens*). Il peut arriver que deux personnes, jugeant d'un même objet, l'un comme beauté libre et l'autre comme beauté adhérente, s'accusent mutuellement de mauvais goût; « cependant tous deux jugent comme il faut, chacun à sa manière; le premier d'après ce qui se présente à ses sens, le second d'après ce qu'il y a dans sa pensée⁸⁴ ». D'après Kant, cette distinction entre la beauté libre et la beauté adhérente, la première portant sur un jugement de goût pur et la seconde sur un jugement de goût appliqué, nous épargnera maintes disputes en ce qui concerne la beauté. Cependant, si l'homme souhaite se prononcer sur la beauté en toute

⁸⁴ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 16, p.100.

liberté, il devra orienter sa quête vers la recherche de la beauté libre, l'unique source du véritable plaisir esthétique ou du plaisir de la réflexion. C'est uniquement par les voies de la beauté libre que nous pourrons éliminer toutes les disputes en matière de goût et ainsi nous exprimer librement lorsqu'il est question de beauté.

Contrairement à sa rivale la beauté adhérente, la beauté libre ne dépend ni de concepts, ni de styles. Elle est la seule forme de beauté qui soit à la fois universelle et libre. Comme nous l'avons vu précédemment, aussi bien au sein de l'esthétique humienne que de l'esthétique kantienne, la beauté n'est pas une qualité de l'objet mais prend forme uniquement à travers le sentiment du sujet. Chez Kant, la beauté n'est rendue possible que par le jeu des facultés, source du véritable plaisir esthétique. Nous pouvons donc affirmer en ce qui concerne la beauté libre, qu'il n'existe aucun critère esthétique. « Il ne peut y avoir de règle objective du goût qui détermine par un concept ce qui est beau⁸⁵ ». Il serait certes possible d'affirmer que l'élaboration de critères esthétiques faciliterait l'entente entre les divers sujets, mais dans ce cas, nous dirait Kant, nous devrions hypothéquer à la fois l'universalité et la liberté du jugement de goût. Rappelons-nous, comme il a été question lors du deuxième moment, qu'à l'instant où l'entendement fait entrer en jeu un concept déterminé, la liberté de l'imagination s'en trouve immédiatement affectée. La beauté, en tant que beauté libre, est dégagée de l'emprise de tout concept et de tout désir. Elle ne se réfère à « aucune finalité interne, à laquelle se rapporte la composition du divers⁸⁶ ». Kant est bien conscient qu'il existe en ce monde des formes de beauté dépendant de concepts ou relevant de finalités objectives, des beautés où

⁸⁵ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 17 p.100.

⁸⁶ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 16, p.97.

s'unissent à la fois le goût et la raison, qui nous permettent de fixer de manière temporaire certaines règles qui nous poussent à déclarer belle toute chose s'approchant à la perfection de son concept. Mais ce n'est pas de ce genre de beauté qu'il s'agit lorsqu'il est question de jugements de goût⁸⁷. Ce que Kant nous demande, lorsqu'il dit que la beauté libre bénéficie d'une autonomie conceptuelle, ce n'est point de faire table rase de la totalité de nos expériences du monde, mais simplement de faire fi de tout concept qui pourrait nous apprendre quelque chose sur l'objet dont il est question. Le jugement de goût, en tant que jugement esthétique, ne s'attarde nullement à ce que l'objet doit être; il « ne permet de remarquer aucune propriété de l'objet⁸⁸ », comme c'est le cas pour la perfection. La beauté libre ne dépend donc d'aucune condition, ou de critère empirique; elle ne requiert aucun savoir de la chose dont il est question. Nous pourrions donc répondre à l'antinomie du goût, tout comme l'ont fait les empiristes, par la formule: « à chacun son goût ». Cependant, cela ne signifie pas pour Kant que nous soyons libres de juger comme bon nous semble, mais plutôt que chacun de nous possède une faculté de juger du beau et la responsabilité ou le devoir de la développer.

À l'opposé de la beauté adhérente, qui se fonde à chaque fois sur un concept déterminé de ce qui lui est représenté, la beauté libre n'implique aucune hiérarchie des valeurs. Lorsqu'il est question de beauté adhérente, la chose la plus belle ou la plus parfaite, est celle qui correspond le plus à son concept. Comme la beauté libre n'est soumise à aucune condition, car elle repose uniquement sur le sentiment du sujet, il nous

⁸⁷ Kant élaborait une théorie de l'Idéal de beauté dont seul l'homme est capable, un peu en réponse à la norme du goût chez Hume et du concept de perfection dans l'esthétique de Baumgarten. Selon lui, «le prototype du beau est une simple Idée que chacun doit produire en soi-même et d'après laquelle il doit juger tout ce qui est objet du goût [...]» (Kant, § 17, p.101). Étant donné qu'ici, Kant ne s'attaque pas directement au relativisme esthétique, nous avons donc choisi de ne pas développer davantage ce passage.

⁸⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 15, p.96.

est donc impossible d'établir des lois esthétiques, un peu à la manière de celles de la science, qui rendraient compte de façon universelle de l'essence même du phénomène esthétique. Kant établira l'inconditionnalité de la beauté à travers la beauté naturelle et la beauté artistique. En ce qui concerne la beauté naturelle, elle est à la fois universelle et libre de tout concept. Dans la nature tout change, tout est contingent, tout bouge et aucun concept déterminé ne peut rendre compte de tous ces mouvements à la fois. Pour ce qui est de la beauté artistique, celle-ci n'est libre et universelle que si elle est le fruit d'un génie. Seul un génie peut produire de ses mains une œuvre manifestant la beauté libre de la nature. Sa création artistique est imprévisible et aucun concept déterminé ne peut la contenir préalablement en totalité. Selon Kant, l'art serait ce dont on ne peut déterminer la nature par un concept et c'est en raison de cela que nous pourrions dire que la beauté d'une véritable œuvre d'art est inconditionnelle.

Lorsqu'il sera question de beauté libre, on emploiera dans l'esthétique kantienne le terme de beauté formelle. Ce que Kant entend par forme, ne signifie aucunement le contour d'un objet qu'on remplirait de matière. La beauté libre n'est pas une beauté diffuse ou confuse; elle comprend la totalité de la chose. Elle n'est pure forme que parce que la forme que doit avoir l'objet est indéterminée et donc non établie catégoriquement par un concept.

D) La nécessité d'un fondement universel pour le jugement de goût (en relation au quatrième moment, la modalité du jugement)

Le jugement de goût est donc considéré à l'intérieur de l'esthétique kantienne comme un jugement universel, comme en font foi les trois premiers moments du jugement de goût. Il faut remarquer qu'une personne affirmant la beauté d'une chose ne permettra à quiconque d'avoir une opinion divergente de la sienne. Quel élément peut encore justifier l'universalité du jugement de goût puisque, comme nous l'avons vu antérieurement, nous ne fondons pas celui-ci sur des concepts, mais uniquement sur notre sentiment en tant que sentiment commun à l'humanité?

Selon Kant, « le beau possède une relation nécessaire à la satisfaction⁸⁹ ». Ce qui revient à dire que le beau est plaisant et qu'il ne saurait en être autrement. Or, qu'est-ce qui peut se trouver au fondement de cette nécessité qui puisse rendre compte de l'universalité du jugement de goût? Pour Kant, la nécessité qui s'instaure entre la satisfaction et le jugement de goût est d'un genre tout à fait particulier. Contrairement au jugement logique, la nécessité du jugement de goût n'est pas « une nécessité théorique objective en laquelle on pourrait connaître *a priori* que chacun ressentira cette satisfaction en présence de l'objet que je déclare beau⁹⁰ ». Ce qui signifie tout simplement, que nous ne pouvons pas, à la manière d'un raisonnement logique, déduire que toute personne ressentira le même sentiment de plaisir devant la chose qui nous est présentée. Aussi, comme le jugement de goût n'est pas un jugement de connaissance, «cette nécessité ne peut être déduite à partir de concepts déterminés [...] encore moins

⁸⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 18, p.107.

⁹⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 18, p.107.

être conclue à partir de l'universalité de l'expérience [...]»⁹¹ ». Par exemple, ce n'est pas parce que je déclare belle une telle représentation et que je suis un être humain que je peux en conclure que tout être humain déclarera belle cette même représentation. Rappelons-nous que la beauté n'est pas une qualité de l'objet, et qu'il n'existe pas de concept déterminé pouvant justifier son universalité. De plus, il nous est impossible, à partir de données empiriques, d'en établir une règle universelle, l'expérience n'étant pas en mesure de nous fournir les exemples d'une telle universalité. De la même façon, à l'opposé du jugement moral, la nécessité du jugement de goût n'est pas une nécessité pratique « en laquelle de par les concepts d'une pure volonté rationnelle, qui sert de règle aux êtres agissant librement, la satisfaction est la conséquence nécessaire d'une connaissance objective et signifie uniquement que l'on doit absolument [...] agir d'une certaine manière»⁹² ». Autrement dit, la nécessité du jugement de goût ne repose point sur un concept moral agissant sur nous comme impératif. Selon Kant, la nécessité d'un jugement esthétique « ne peut être appelée *qu'exemplaire* », « c'est la nécessité de l'adhésion de *tous* à un jugement, considéré comme un exemple d'une règle universelle que l'on ne peut énoncer»⁹³ ».

Si le jugement de goût est universel, c'est parce qu'il possède un principe déterminant commun à l'humanité entière, sous lequel on peut subsumer la représentation, bien qu'il nous soit impossible de le connaître. Or, l'universalité du jugement de goût, c'est-à-dire l'obligation pour autrui de s'accorder à notre jugement, n'est que conditionnelle au sens où nous ne pouvons que prétendre à l'adhésion de nos

⁹¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 18, p.107-108.

⁹² Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 18, p.107.

⁹³ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 18, p.107.

semblables. Aucune connaissance objective et indubitable, préalablement accessible par les sens, ne nous pousse à accepter de façon inconditionnelle le jugement d'autrui. Aussi, pour Kant, le principe déterminant du jugement de goût, qui ne peut déterminer par concept et uniquement par sentiment ce qui est universellement valable, ne peut être que le sens commun. Ce n'est pas un sens externe, « mais [comme] l'effet résultant du libre jeu des facultés de connaître [...] »⁹⁴.

Le sens commun, en tant que sentiment commun à l'humanité, n'est fondé ni sur des concepts, ni sur l'expérience; il résulte du libre jeu de l'entendement et de l'imagination à l'occasion d'une représentation particulière. Cet accord des facultés de connaître, qui est requis pour un véritable jugement de goût, ne peut s'exprimer autrement que par le sentiment. Le sentiment de cet état d'esprit, le sens commun, est une norme idéale, une Idée de la raison, un concept inconnaissable qui ne fait que se manifester à travers les objets constitutifs de notre monde. Il est un principe « seulement subjectif, mais cependant admis comme universellement-subjectif (comme une Idée nécessaire à chacun)...[qui] pourrait exiger [...] une adhésion universelle [comme] un principe objectif⁹⁵ ». En résumé, lorsque nous exprimons un jugement de goût, même si celui-ci n'est pas fondé sur un concept, nous exigeons l'assentiment de tous comme si le jugement était déterminé par un principe objectif, parce qu'au moment où nos facultés s'accordent,

⁹⁴Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 20, p.109.

⁹⁵Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 22, p.111.

nous éprouvons le sentiment que n'importe quel humain devrait éprouver s'il subsume correctement la représentation sous ce principe⁹⁶.

E) Résolution de l'antinomie du goût

L'universalité du jugement de goût est-elle possible? Voilà ce dont il fut question tout au long de ce mémoire. Kant nous dira que, lorsque nous tentons d'établir le fondement sur lequel repose l'universalité de celui-ci, « des concepts opposés l'un à l'autre se présente[ront] d'une manière naturelle et inévitable⁹⁷ ». Malgré la confrontation d'idées impliquées dans le débat sur l'antinomie du goût, est-il possible d'affirmer la réalisation d'une entente entre les sujets?

Plusieurs courants philosophiques prendront position autour de cette antinomie. Comme nous l'avons vu précédemment dans l'introduction générale, pour les empiristes, le jugement de goût, relevant de principes uniquement subjectifs, n'est relatif qu'au sujet qui fait l'expérience de la beauté. Nous dirons donc « à chacun son propre goût⁹⁸ ». Aucune entente entre les hommes n'est alors justifiée. Nous ne pouvons donc prétendre à bon droit à l'adhésion nécessaire d'autrui à notre jugement. Hume a proposé, selon nous, de corriger cet aspect. Selon les rationalistes, si on interprète leur position en termes kantiens, «[le] jugement de goût se fonde sur des concepts, car autrement, on ne pourrait même pas, en dépit des différences qu'il présente, discuter à ce sujet (prétendre à

⁹⁶ À la fin du paragraphe 22, Kant s'interrogera sur la nature du sens commun. Est-il le principe constitutif ou régulateur du jugement de goût? Y a-t-il un principe constitutif dont celui-ci relèverait? Ici on voit bien que Kant anticipe la question du suprasensible à laquelle nous reviendrons plus loin.

⁹⁷ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 55, p.243.

⁹⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 56, p.244.

l'assentiment nécessaire d'autrui [...])⁹⁹ ». C'est donc dire que le jugement de goût doit être à la fois objectif et universel. Cependant, pense Kant, son principe déterminant ne peut se ramener à des concepts de l'entendement, comme le soutiennent les rationalistes.

Selon lui, tout n'est pas perdu, « on peut discuter du goût (bien qu'on ne puisse en disputer)¹⁰⁰ ». Si la thèse et l'antithèse s'opposent, ce n'est qu'en apparence. Toutes deux affirment, chacune à leur façon, une vérité constitutive du jugement de goût. Dans le premier cas, ce qu'affirme la thèse empiriste c'est que le jugement de goût ne peut relever de concepts déterminés, c'est-à-dire de concepts de l'entendement dans lequel s'accorde le divers de l'intuition sensible. Dans le deuxième cas, ce que sous-entend l'antithèse rationaliste c'est que « le jugement de goût se fonde bien sur un concept, mais sur un concept indéterminé [...] »¹⁰¹. Ce concept peut être défini en tant qu'Idée de la raison qu'on ne parvient à connaître en aucune façon, car « elle est une intuition (de l'imagination) pour laquelle on ne peut jamais trouver un concept adéquat¹⁰² ». Comme Kant le mentionne au § 18, le jugement de goût n'est que l'exemple d'une règle universelle que l'on ne peut énoncer. Ainsi nous pouvons remarquer que si la thèse et l'antithèse semblent contradictoires c'est parce qu'elles interprètent toutes deux de manière différente la notion de concept. Selon Kant, en tant que jugement universel,

Le jugement de goût doit se rapporter à quelque concept; s'il en était autrement il ne pourrait absolument pas prétendre à une valeur nécessaire pour chacun. [...] Cependant toute contradiction disparaît, si je dis: le jugement de goût se fonde sur un concept (d'un principe en général de la finalité subjective de la nature pour la faculté de juger), au moyen duquel cependant rien ne peut être connu ou prouvé par rapport à l'objet, parce qu'il est en soi indéterminable et impropre à la connaissance; toutefois le jugement reçoit de par ce concept de la valeur pour

⁹⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, §56, p.245.

¹⁰⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 56, p.244.

¹⁰¹ Luc Ferry, *Le sens du Beau*, Paris, Éditions Cercle d'Art, 1990. p.82.

¹⁰² Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, Remarque I, p.250.

tous[...], parce que le principe déterminant du jugement se trouve peut-être dans le concept de ce qui peut être considéré comme le substrat supra-sensible de l'humanité¹⁰³.

En ce qui concerne le jugement de goût, il existe bien une communication possible parce que notre goût, en tant que sens commun repose sur le principe du supra-sensible, principe ultime de toute finalité sur lequel se fonde notre humanité.

En guise de conclusion nous dirons donc que Kant fut un grand penseur qui se démarqua nettement de ses prédécesseurs. Bien qu'on puisse difficilement le concevoir, il fit de la *Critique de la faculté de juger* un hymne à la liberté. C'est avec ingéniosité que Kant fit l'apologie de la liberté esthétique, afin de rendre compte et de justifier l'universalité du jugement de goût. Point qui s'avère culminant lorsqu'il s'agit de régler la question du relativisme esthétique.

Ici la liberté n'est en aucun cas le symbole d'un laisser-aller à couleur hédoniste, mais plutôt la voie qui nous mènera à l'universel. C'est ce que nous expose clairement les quatre moments du jugement de goût. Souvenons-nous, en premier lieu que, bien que le jugement de goût soit un jugement uniquement subjectif, il n'est pas l'expression d'un jugement purement arbitraire. C'est parce que le plaisir ressenti devant la beauté est un plaisir totalement désintéressé, c'est-à-dire libéré de tout intérêt face à l'existence de la chose qui nous est manifestée, que le jugement de goût est un jugement universel. Lorsque nous sommes devant une belle représentation nous ne sommes contraints ni par un besoin, ni par un désir et c'est ce qui nous permet de nous élever à l'universel. Deuxièmement, la liberté esthétique prend forme à travers l'absence de concept propre au

¹⁰³ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 57, p.246-247.

second moment du jugement de goût. Si le jugement de goût est universel, c'est parce que nous sommes libérés de toute limite imposée par les concepts de l'entendement. Ainsi la chose qui se manifeste peut nous apparaître à la fois dans ce qu'elle a de plus originaire et de plus universel. Par la suite, Kant nous dira que si nous ressentons un tel plaisir lors de l'expérience de la beauté, c'est parce que nos facultés de connaissance jouent en toute liberté. L'imagination, non restreinte par un concept de l'entendement, nous entraîne dans le jeu, comme cela est requis, non pour une connaissance particulière, mais pour une connaissance en général. Une connaissance, comme nous avons vu dans le troisième moment, qui ne relève pas d'une finalité particulière mais qui possède simplement la forme d'une finalité.

Dans le quatrième moment, lorsqu'il est question de beauté, la communication entre les hommes semble bel et bien possible. Si nous pouvons nous entendre en matière de beauté, différemment de ce que prétendait Hume, ce n'est pas parce qu'il existe des critères esthétiques ou une norme du goût nous dictant comment juger, mais parce que nous possédons tous *a priori* un sens de la beauté,

[...] une faculté de juger, qui dans sa réflexion tient compte en pensant (*a priori*) du mode de représentation de tout autre homme, afin de rattacher pour ainsi dire son jugement à la raison humaine tout entière et échapper, ce faisant, à l'illusion, résultant de conditions subjectives et particulières pouvant aisément être tenue pour objectives, qui exercerait une influence néfaste sur le jugement¹⁰⁴.

Si nous sommes en mesure d'énoncer des jugements qui ont une valeur universelle, nous dira Kant, c'est parce que nous prêtons attention aux caractéristiques formelles de notre

¹⁰⁴ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 40, p.186.

expérience. Ici, la communication entre sujets ne se fait pas au niveau empirique mais uniquement au niveau transcendantal, en tant que condition de possibilité.

CHAPITRE 3

Genette et l'impossibilité d'un fondement objectif du jugement de goût

Gérard Genette se réclame d'une théorie esthétique que l'on peut qualifier de subjectiviste. Tout comme ses prédécesseurs Kant et Hume, il reconnaîtra le fondement uniquement subjectif du jugement esthétique. Lorsque nous jugeons de la beauté, l'énoncé se fait toujours en regard de notre sentiment face à la représentation de l'objet. À la différence de ces deux penseurs, dont nous avons examiné les arguments au cours des chapitres précédents, Genette se refusera tout droit d'établir un fondement universel pour le jugement de goût. Selon lui, il n'existe aucun principe, ni objectif *a posteriori* comme le soutenait Hume, ni subjectif *a priori*, tel que l'affirmait Kant, qui puisse venir justifier l'universalité de ce jugement. Mais, pour reprendre la question du début de ce mémoire, sur quoi peut bien reposer le jugement de goût, puisque, comme nous pouvons le constater, des consensus (ne serait-ce que partiels) en matière de beauté sont néanmoins possibles ?

Genette s'accordera avec la pensée humienne sur le fait que l'expérience esthétique est bel et bien une expérience empirique. Ce serait donc un plaisir esthétique impliquant un jugement de goût *a posteriori*. Or, même si certaines qualités de l'objet peuvent provoquer chez nous le sentiment de beauté, comme le prétendait Hume, nous ne pouvons légitimement objectiver ces qualités en critères universels. Il nous est impossible d'alléguer qu'une telle qualité engendra uniformément le même sentiment chez tous les

sujets¹⁰⁵. Tout comme le faisait remarquer Hume, la diversité des goûts est un fait qui, encore aujourd'hui, s'avère difficilement contestable. Mais, contrairement à ce que pouvait penser Hume, rien ne nous laisse ultimement croire à la possibilité d'une norme objective du goût. Pour Genette, de plus, aucune émotion et aucun argument ne peuvent venir invalider le sentiment que nous éprouvons lors de l'expérience de la beauté. Alors que chez Hume, la norme du goût peut venir contrecarrer notre sentiment, et que chez Kant, il n'est pas question de critères ni de disputes en matière de goût; chez Genette, le constat de la variété des goûts vient tout de suite annuler toute possibilité de norme ou de sens commun autour du goût.

Selon Genette, à la différence des conclusions auxquelles aboutirent Kant et Hume, si l'on pousse à l'extrême la subjectivité, d'où est issu le jugement de goût, on ne peut qu'aboutir, non pas à un principe universel, mais au relativisme des valeurs. En ce qui concerne le contenu du jugement de goût, aucune universalité, même si elle est possible en pratique, n'est justifiable en théorie. L'esthétique ne peut fonctionner comme une science : « Comme branche, qu'elle est nécessairement, d'une anthropologie générale, l'esthétique [...] n'a pour fonction ni de justifier, ni de fustiger la relation esthétique [entre le sujet et l'objet], mais si possible de la définir, de la décrire et de l'analyser¹⁰⁶ ». Nous ne pouvons établir une science du bon goût, car en matière de beauté, il n'existe aucun savoir objectivable. Avec Genette, l'esthétique n'est plus explicative, mais descriptive. Elle n'a plus pour tâche de rechercher les lois de

¹⁰⁵ Comme nous le verrons plus loin, Genette s'en prendra directement à l'un des principes fondateurs de la philosophie humienne, à savoir qu'il existe des principes universels de la nature humaine.

¹⁰⁶ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.405.

l'expérience esthétique, mais seulement de rendre compte de l'événement en question. Ce sera également la voie que suivra J-M. Schaeffer¹⁰⁷.

Dans ce chapitre, il sera d'abord question de présenter de manière générale, en ce qui concerne le jugement de goût, le concept de relation esthétique, c'est-à-dire d'un rapport qui s'instaure entre le sujet et l'objet du plaisir lors de cette expérience. Cela se fera sous les aspects de l'attention et de l'appréciation. Nous parcourrons en outre les points communs et les différences qui s'instaureront entre les philosophies de Genette, de Kant et de Hume. Nous examinerons la critique que Genette adresse à la théorie objectiviste et comment, selon lui, le fondement uniquement subjectif du jugement de goût doit nécessairement conduire à un relativisme esthétique. Pour terminer, nous exposerons quelle doit être pour lui la tâche de l'esthétique, en tant que méta-esthétique qui travaille à instaurer un savoir objectif et universel.

A) L'attention esthétique

Qu'est-ce que l'attention esthétique? Commençons tout d'abord par énoncer que tout rapport au monde est attentionnel. Lorsque nous interagissons avec autrui ou observons quelque chose, nous portons toujours notre regard sur quelques particularités des êtres et des choses. Genette nous dira que pour tout type de jugement, il existe une sorte d'attention particulière. En ce qui concerne l'attention présidant au jugement de goût, c'est une attention aspectuelle et désintéressée. Cela signifie, pour cet auteur, qu'elle procède «sans identification pratique».

¹⁰⁷ Voir, entre autres, Jean-Marie Schaeffer, *Adieu à l'esthétique*, Paris, coll. « Collège International de Philosophie », P.U.F., 2000.

L'attention esthétique, en tant qu'attention sans identification pratique, rend parfaitement compte de la relation esthétique que nous pouvons entretenir autant avec une œuvre d'art qu'avec un objet naturel. C'est une attention que l'on peut généralement qualifier de « désintéressée », puisqu'elle est complètement indifférente à l'existence et à la nature de l'objet de notre plaisir. Pour bien illustrer son propos, Genette racontera l'histoire que rapporte Cézanne à propos de Courbet. Un jour, Courbet, travaillant à peindre un paysage, s'aperçut qu'il peignait depuis quelques instants un objet dont il ignorait la nature. Il envoya alors son assistant voir de quoi il s'agissait. En revenant l'assistant lui dit : « Ce sont des fagots. » Puis, observant attentivement sa toile, Courbet constata que c'était effectivement des fagots¹⁰⁸. Cet exemple qu'utilise Genette, sert à démontrer que l'on peut avoir un rapport au monde sans nécessairement toujours chercher à connaître les choses ou, sans nous laisser guider par ce que l'école de Francfort appelait originellement, la « raison instrumentale ». Ici Courbet a peint un objet sans savoir quoi que ce soit sur l'identité ou la fonction de celui-ci. Son intention étant préalablement de produire une belle œuvre, il n'avait donc aucune obligation de connaître celui-là. Il a tout simplement peint ce qu'il a vu.

Selon Genette, nous ne devons cependant pas prendre le concept d'identité au sens le plus strict. Bien entendu, nous pouvons très bien faire l'expérience du beau en sachant par exemple que c'est un arbre naturel ou un arbre peint par Pissarro qui se trouve devant nous. Mais ce qu'il faut tout de même comprendre c'est que, malgré le fait qu'elle soit possible lorsque nous connaissons l'identité et la fonction de l'objet, « la

¹⁰⁸ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.407.

relation esthétique peut, à la limite, se passer d'une telle identification générique, spécifique ou singulière¹⁰⁹ ». Lors de l'expérience esthétique, nous ne devons tout simplement pas porter attention à l'identité de la chose en tant que référence aux classifications courantes d'ordre scientifique ou pratique¹¹⁰. Les connaissances conceptuelles et instrumentales sont des surcroîts (non nécessaires) à la relation esthétique. Tout comme Kant l'a mentionné lors du deuxième moment, Genette s'accorde avec ce dernier pour dire que nous pouvons simplement affirmer la beauté de l'objet qui se trouve sous nos yeux, sans connaître la nature de la chose en question, car la beauté ne relève pas de concept et n'est pas en soi. Lorsque nous apprécions l'objet, nous ne cherchons aucunement à savoir ce qu'est la chose qui nous est présentée; nous en jouissons tout simplement. Nous portons attention aux propriétés de la chose pour ce qu'elle est et non pour ce à quoi elle sert.

À la différence de Kant, Genette affirmera que ce n'est pas le plaisir pris à l'objet qui s'avère désintéressé, mais l'attention qu'on y porte. Il nous dira que « le trait de désintéressement qualifie en fait non la nature du plaisir (ou déplaisir) que procure un objet, mais la nature de l'attention qu'on lui porte dans la relation esthétique¹¹¹ ». C'est également ce que soutiendra son disciple Schaeffer dans son œuvre. De par sa nature, le plaisir esthétique est toujours intéressé. Parfois, il peut même nous pousser jusqu'au désir de possession¹¹². Si nous parlions en termes kantien, nous pourrions dire qu'ici

¹⁰⁹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.409.

¹¹⁰ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 408.

¹¹¹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 419.

¹¹² Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 418. Depuis les années soixante, de nombreux penseurs contemporains américains et européens, tels Genette et à sa suite Schaeffer, entre autres dans *Adieu à l'esthétique* (Paris, coll. « Collège International de Philosophie », P.U.F., 2000), critiquent la notion de désintéressement kantien. Selon ceux-ci, en ne s'intéressant de prime abord qu'aux beautés

l'imagination s'amuse librement avec les intuitions sensibles que l'entendement peut ou non synthétiser en concepts. Lorsque nous observons un objet esthétique, nous ne devons pas nous laisser diriger par une quête de vérité à la manière scientifique, mais simplement nous intéresser à la chose qui nous est manifestée, c'est-à-dire aux propriétés de l'objet en question. C'est pourquoi, tout comme Hume l'aurait fait, Genette qualifiera également l'attention esthétique d'attention « aspectuelle ». Cependant, à la différence de celui-là, il affirmera qu'il n'existe pas de formes qui soient universellement faites pour plaire. Chacun de nous, de par notre constitution particulière, est attiré par des propriétés différentes¹¹³.

Selon sa pensée, tout jugement résulte d'une attention aspectuelle, mais ce qui distingue le jugement de goût des autres types de jugement, c'est la visée sur laquelle porte cette attention. Pour être qualifiée d'esthétique, l'attention aspectuelle du jugement de goût doit toujours être orientée en vue de l'appréciation, même si elle ne s'identifie pas à elle. Aucun objet ne possède la propriété objective d'être esthétique. C'est toujours le sujet, en raison de l'attention qu'il porte à l'objet et de la visée de celle-ci, qui définit la relation, de même que l'objet, d'esthétique. Nous voyons bien ici l'influence des héritages kantien et humien à travers les propos de Genette. Lorsque nous portons un regard sur la chose qui se trouve sous nos yeux, nous prêtons attention à ses propriétés non pas pour savoir ce qu'elle est, mais pour savoir si ce qui se trouve devant nous nous plaît. Nous orientons notre examen de la chose non pas en nous posant la question

naturelles, Kant s'est épargné toutes les critiques possibles, car il nous est impossible d'aimer celles-ci de façon intéressée. Nous ne pouvons pas, par exemple, souhaiter posséder le ciel étoilé.

¹¹³ Par exemple, devant une sculpture, un non-voyant ne sera pas attiré par les mêmes caractéristiques qu'un autre individu. Nous pouvons également être attirés par certaines propriétés de par notre constitution personnelle; un individu calme peut être attiré par la musique lente et douce, contrairement à quelqu'un de nature plus agitée.

«qu'est-ce que c'est? » ou « à quoi ça sert? » mais bien « est-ce que c'est beau? » ou «est-ce que cela me plaît?». Cette attention est une activité perceptive qui peut être soit intense et rigoureuse, soit synthétique, sommaire et distraite. L'appréciation esthétique qui suivra peut être vive sans pour autant être le fruit d'une attention rigoureuse. Lorsque nous aimons une chose, nous pouvons l'aimer sans avoir considéré ses propriétés de façon attentive. Contrairement à Hume, pour qui l'homme de goût en raison de sa pratique et de son éducation, est un expert en matière de jugement, pour Genette, il n'y a pas de type d'attention plus apte qu'une autre à faire une expérience esthétique ou à porter un jugement de goût. Il n'existe que des degrés d'attention différents qui nous mènent tous au même résultat : le plaisir. L'attention du critique vis-à-vis une œuvre n'est pas supérieure à celle du grand public, mais elle est simplement différente. En matière de goût, toutes les voix sont importantes, tandis que chez Hume, seul l'expert, c'est-à-dire le critique ou l'homme de goût, disposait de la norme.

En ce qui concerne le jugement de goût, nous pouvons affirmer que, peu importe le type de représentations devant lequel nous nous trouvons, toute chose, qu'elle soit réelle (ou matérielle) comme un tableau ou fictive comme un poème, est susceptible d'être l'objet d'une attention aspectuelle. Même si un roman ne possédait aucune forme qui puisse être artistiquement évaluée, mais uniquement un contenu, il serait néanmoins susceptible d'être l'objet d'une appréciation esthétique. D'après Genette, « n'importe quel objet peut être considéré selon son aspect, et donc relever d'une attention aspectuelle, y compris un élément de contenu¹¹⁴ ». L'auteur s'accordera avec Panofsky pour dire que la notion de forme est toujours relative. « [L']attention aspectuelle peut

¹¹⁴ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 435.

investir plusieurs niveaux d'une œuvre¹¹⁵ ». Chaque niveau de lecture d'une œuvre peut se définir comme formel à l'égard du prochain niveau de lecture. Tout contenu peut être perçu comme une forme désignant un contenu plus spécifié. Genette veut prévenir les critiques et dire que tout objet peut être l'objet d'une appréciation esthétique. Il n'y a pas d'art supérieur (par exemple, la tragédie chez Aristote) ou inférieur (par exemple la poésie chez Platon).

B) L'appréciation esthétique

Comme nous l'avons vu, pour Genette, la relation esthétique se constitue à la fois du côté attentionnel et du côté appréciatif. Lorsque nous énonçons un jugement appréciatif, nous affirmons que la chose qui nous est représentée est pour nous l'instigatrice de notre plaisir. Ce plaisir sera qualifié d'exclusivement subjectif et par là même, il sera qualifié de relatif à chaque individu.

C'est par comparaison avec la philosophie humienne que Genette se forgera sa propre définition de l'appréciation ou du plaisir esthétiques. Comme nous l'avons mentionné au cours de l'introduction de ce chapitre, étant donné la nature uniquement subjective du jugement de goût, nous ne pouvons aller à l'encontre du relativisme des valeurs qu'entraîne nécessairement ce jugement. Selon le penseur, le grand philosophe écossais commet une grave erreur lorsque, dans son essai *De la Norme du goût* (*On the Standard of Taste*), il fait appel à ce célèbre passage du *Don Quichotte* de Cervantes, Rappelons que Sancho nous relate une histoire illustrant de quelle manière nous pouvons

¹¹⁵ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 438.

échapper au relativisme en matière de beauté¹¹⁶. Comme nous le faisait remarquer Hume au début de son essai, il existe au sein de notre société une immense diversité en matière de goût. Or, le problème réside en ceci selon Genette : cette discordance ne peut légitimement s'expliquer par le fait que certains soient de meilleurs juges que d'autres, comme c'est le cas au sein de l'esthétique humienne. Il n'existe pas de critères objectifs qui puissent distinguer le bon du mauvais ou du moins bon sentiment. Chez Hume, même si elle puise sa source dans la subjectivité, la norme du goût est tout de même objective puisqu'elle relève de l'objectivisme de l'espèce. Selon l'auteur de *L'œuvre de l'art*, dès l'instant où le penseur écossais tente d'établir l'existence d'une norme du goût, il doit sortir du champ de l'esthétique pour tomber dans celui de la science. À cette occasion, nous dira Genette, il porte, non pas des jugements appréciatifs mais des jugements de fait. Voici ce que celui-ci affirmera, en se référant au passage du roman de Cervantes utilisé par Hume :

La faiblesse de cette parabole saute aux yeux : le diagnostic des œnologues parents de Sancho [...] trouve sa confirmation dans une épreuve objective, qui est la découverte, au fond du tonneau, de la clé responsable de cette saveur parasite, mais un diagnostic n'est pas une appréciation, en matière de jugement de goût, c'est-à-dire d'appréciation, la preuve objective est plus difficile à établir¹¹⁷.

Pour la majorité d'entre nous, lorsque nous énonçons une appréciation esthétique, il ne s'agit pas de déterminer si un objet possède ou non certaines qualités, mais simplement de savoir si ce qui nous est manifesté nous plaît.

Contrairement au jugement de connaissance, le jugement de goût n'énonce pas un fait et ne cherche pas à en inférer une cause. Il exprime seulement un sentiment. Aucun

¹¹⁶ Cet exemple est clairement rapporté dans le premier chapitre de ce travail. Nous ne faisons ici que le rappeler brièvement.

¹¹⁷ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.489.

argument ne peut venir justifier le sentiment que nous éprouvons face à certains objets. Chacun a ses propres goûts. La présence d'une quelconque propriété peut être envisagée par le sujet autant d'un point de vue positif que d'un point de vue négatif. Toutefois, elle n'est, en réalité, qu'une cause probable de la valeur que nous pouvons attribuer à l'objet qui nous est représenté. Il arrive fréquemment que nous ne sachions pas exactement la cause de nos sentiments, ou que nous jugions de la beauté d'une chose pour de mauvaises raisons. Cependant, notre goût n'en demeure pas moins aussi valable que celui de l'expert. Nul besoin d'avoir des capacités surdéveloppées ni de faire preuve d'une attention plus approfondie qu'une autre personne envers l'objet, comme l'homme de goût au sein de l'esthétique humienne. Selon Genette, « l'appréciation investit d'emblée l'objet que l'attention lui donne, et peut donc fort bien procéder d'une attention vague et sans grand effort de discernement¹¹⁸ ». Certes, comme nous le mentionne Hume, il existe des hommes qui possèdent une plus grande « délicatesse de goût » que d'autres, mais cela ne confirme en rien la justesse de leur jugement. Si experts il y a, en ce qui concerne l'appréciation esthétique, leurs avis ne sont plus de rigueur, « car rien n'est plus absurde et moins pertinent que de s'en remettre à autrui pour ce qui relève du goût de chacun¹¹⁹ ». Préférer un tableau plutôt qu'un autre c'est notre droit le plus légitime et rien ni personne ne peut nous imposer une préférence plutôt qu'une autre. Si nous voulons faire preuve d'authenticité, nous devons être à l'écoute de nous-même pour juger de la beauté. Le plaisir esthétique est un sentiment immédiat et strictement individuel. Certes il peut être appelé à se modifier en tant que fruit d'une évolution intérieure, mais au moment où nous l'éprouvons, « il est pleinement, à chaque instant, mon sentiment de cet instant : je

¹¹⁸ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.432.

¹¹⁹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.494.

n'attends pas de savoir si j'aimerai (ou non) quoi que ce soit demain pour l'aimer (ou non) aujourd'hui¹²⁰ ». Nous ne pouvons adopter le sentiment d'autrui mais seulement modifier notre discours. En matière de goût, tout le monde aurait son mot à dire.

C) À la défense de la subjectivité du jugement

Tout au long de son parcours intellectuel, Genette s'évertuera à défendre la subjectivité du jugement de goût. Selon lui, en tant que tel, le jugement de goût ne peut relever d'aucun fondement objectif et universel, même si cette exigence avait pour but d'échapper au relativisme esthétique, comme ce fut le cas pour l'esthétique humienne. Le principe déterminant du jugement de goût n'est, à l'intérieur de la pensée de Genette, comme au sein de l'esthétique kantienne, que le sentiment strictement subjectif et individuel du sujet. De plus,

le jugement esthétique du type « Cet objet est beau » ne fait absolument rien d'autre qu'exprimer ce sentiment, sur lequel, comme sur tout sentiment, aucun argument, aucune démonstration, ni aucune « preuve » objective, s'il en était, ne peut agir effectivement¹²¹.

À l'encontre de Hume, et tout comme Kant qui l'affirma postérieurement, Genette soutient qu'en ce qui concerne le jugement de goût, il n'existe aucune raison empirique ni critère objectif pouvant nous convaincre de la vérité ou de la fausseté de nos sentiments. « Ni l'avis d'autrui ni l'allégation de règles générales ne peuvent imposer à quiconque un assentiment intérieur¹²² ». Tout se passe comme si nous devions faire nous-mêmes l'expérience de la chose en question avant de pouvoir émettre notre jugement.

¹²⁰ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010 p.416.

¹²¹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.496-497.

¹²² Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.497.

Selon Genette, c'est grâce à l'esthétique kantienne que l'on peut, encore aujourd'hui, définir le jugement de goût comme un jugement uniquement subjectif. Grâce au penseur allemand, en effet, nous n'avons plus besoin d'étudier les phénomènes esthétiques à la manière des Anciens. Car ce n'est plus le concept du beau qui détermine la satisfaction que nous procure la représentation de l'objet, mais plutôt notre sentiment de plaisir qui détermine l'énoncé du jugement. Tout découle du sentiment du sujet qui juge. Les choses ne sont plus considérées, comme ce fut jadis le cas, en tant que belles en soi.

Bien que son apport au champ de l'esthétique fût considérable, Genette estime que le grand Kant commit une erreur importante lorsqu'il tenta d'édifier l'universalité du jugement de goût à partir de la subjectivité de celui-ci. Il ne peut y avoir aucune universalité qui soit déduite du jugement de goût, puisque celui-ci trouve son fondement dans un sentiment qui est subjectif. Ce jugement n'exprime en aucun cas un fait mais uniquement un sentiment individuel, et c'est pour cette raison qu'il ne peut être justifié ou universalisé par une preuve objective¹²³. Le jugement de goût, en tant que jugement subjectif, doit, encore une fois, être relatif à chaque individu.

En matière d'esthétique, tous les jugements sont bons. Malgré le fait que nous puissions observer une certaine concordance des jugements sur la beauté au sein de notre société, comme nous l'a déjà fait remarquer Hume, nous ne pouvons nous appuyer sur celle-ci pour accorder le prédicat de beauté à certains objets. La communauté de jugement n'est pas un argument suffisant pouvant justifier l'universalité de la beauté. Le

¹²³ Faut-il être d'accord avec Genette? L'objectivité est-elle une condition nécessaire de l'universalité?

jugement de goût en tant que jugement subjectif, ne doit, en aucun cas, se laisser corrompre par l'avis d'autrui.

Selon Genette, le relativisme esthétique trouve dans le subjectivisme kantien un appui décisif contrairement à ce que Kant aurait voulu croire. Selon lui, si le philosophe allemand cherchait à tout prix un fondement universel au jugement de goût, c'est parce qu'il refusait de voir le relativisme qui découle nécessairement de ce jugement. Nous y reviendrons dans la conclusion. Les conditions auxquelles Kant fait appel pour justifier l'universalité du jugement de goût sont, pour notre auteur contemporain, aussi bien inutiles qu'insuffisantes. La prétention légitime qu'utilise le penseur allemand pour justifier l'universalité du jugement de goût n'est pas démontrable (c'est un jugement qui opère « sans concept », a-t-on écrit plus haut). Même si cela semble naturel pour Kant, nous ne pouvons à bon droit prétendre que chacun est dans l'obligation d'adhérer à notre jugement.¹²⁴ Le désintéressement, c'est-à-dire l'absence d'intérêt physique, personnel ou moral envers l'existence de l'objet, évoqué dans l'esthétique kantienne, ne démontre en rien le fait que le jugement de goût doive nécessairement être partagé par tous (être universel). Il n'y a pas que l'intérêt qui puisse rendre le jugement idiosyncrasique; il y a aussi, par exemple, comme l'affirmait Hume, la diversité des sensibilités individuelles. Comme chez Genette, l'expérience esthétique est empirique et le jugement de goût s'appuie sur des principes *a posteriori*. Nous pourrions alors dire qu'étant donné que nous n'avons pas tous la même sensibilité, nos sentiments ou nos jugements peuvent

¹²⁴ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.503, se référant à Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 7.

différer (comme nous l'avons vu dans l'exemple du non-voyant¹²⁵). De plus, le sens commun kantien, en tant que sentiment universel de la nature humaine rendant possible la communauté de jugement, n'est en aucun cas appuyé par Kant sur quelque fondement objectif pouvant justifier son universalité. Ce dernier, bien sûr, justifie son universalité au niveau transcendantal et dans la résolution de l'antinomie du goût sur un concept indéterminé. Mais cela semble bien insuffisant aux yeux de Genette. Comment alors justifier l'universalité du jugement de goût si ce n'est de façon dogmatique comme nous le demandera implicitement Kant¹²⁶? Le penseur aurait dû, selon Genette, bâtir son esthétique à partir d'un fait incontestable qui est « la subjectivité radicale du jugement esthétique comme simple expression objectivante d'un sentiment de plaisir ou de déplaisir¹²⁷ ». La subjectivité du jugement esthétique est le seul élément indubitable, sur lequel nous devons nous appuyer si nous voulons connaître quoi que ce soit sur la beauté.

Cette subjectivation de la beauté à laquelle aboutit le projet kantien aurait eu comme conséquence, selon Genette, de sortir l'esthétique du champ traditionnel de la science, qui doit, pour produire un savoir universel, s'appuyer sur un contenu objectif :

[...]si le beau n'est rien d'autre que le contenu de l'appréciation subjective, l'esthétique, jusqu'ici conçue comme science du beau, ne peut être une telle science, car il ne peut y avoir d'étude et encore moins de science, de ce qui n'a pas d'existence objective¹²⁸.

¹²⁵ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.504-505.

¹²⁶ Et que plusieurs ont tôt fait de dénoncer. Pensons à Nietzsche, Bourdieu, Michaud, Schaeffer et Genette. Voir aussi Jean-Philippe Uzel, « Perdre le sens commun : Comparaison des approches descriptive et évaluative de l'œuvre d'art », *AE*, Volume 2 (http://www.uqtr.ca/AE/vol_2/uzel.htm) et « Sens commun ou « communisme culturel ? », *AE*, Volume 3, automne 1998 (http://www.uqtr.ca/AE/vol_3/uzel.htm)

¹²⁷ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.506.

¹²⁸ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.500.

Dorénavant, si nous voulons faire de l'esthétique une science, comme le projetait Baumgarten, nous devrions la considérer plutôt comme une méta-esthétique, c'est-à-dire comme une étude de l'appréciation esthétique elle-même. Cette méta-esthétique n'aurait pour tâche, ni d'étudier le contenu de nos appréciations qui est faussement objectivé, ni de déterminer la nature d'un objet universellement beau. Il s'agirait uniquement d'étudier nos appréciations esthétiques en tant que faits psychologiques empiriquement observables. Il ne faut donc plus viser l'universalité des jugements, mais accorder certains privilèges au relativisme esthétique. Selon Genette,

[...] l'appréciation esthétique est un fait subjectif réel dont le contenu objectivé (le prédicat d'appréciation) est, comme tel, illusoire. Et donc que le seul fait qui se prête ici à l'étude, théorique (générale) ou empirique (cas pour cas), est l'appréciation elle-même, objet d'une analyse méta-esthétique qu'on ne continuera d'appeler « esthétique » que pour en alléger le lexique [...]; comme l'étude de certaines conduites cognitives. Le terme « esthétique » est donc légitime, à la condition expresse de n'y jamais chercher une illusoire « science du beau »¹²⁹.

Si nous voulons faire de l'esthétique une science, nous ne devons pas chercher à établir les règles de la beauté, mais considérer le jugement esthétique comme ce qu'il est réellement, c'est-à-dire comme un jugement uniquement subjectif, et en rendre compte le plus objectivement possible.

D) L'illusion objective

Pour qui s'en donne la peine, il sera possible de remarquer que lorsque nous faisons l'expérience du beau, nous sommes naturellement portés à attribuer le prédicat de beauté à l'objet de notre attention. Nous objectivons notre sentiment personnel, pour en faire une qualité de l'objet dont nous faisons l'expérience. Même Kant, à l'intérieur de la troisième critique, en parlant du beau, dira :

¹²⁹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.501.

Il serait [...] ridicule que quelqu'un qui se pique d'avoir du goût songe à s'en justifier en disant : « Cet objet [...] est beau pour moi. » Car [...] s'il affirme que quelque chose est beau, c'est qu'il attend des autres qu'ils éprouvent la même satisfaction : il ne juge pas pour lui seulement, mais pour tout le monde, et il parle alors de la beauté comme si c'était une propriété des choses.¹³⁰

Au moment de juger du beau, nous faisons de notre sentiment une propriété de l'objet et par le fait même, nous transformons notre appréciation subjective en évaluation objective. Cependant, pensera Genette, toute cette procédure n'est qu'un leurre : « l'appréciation esthétique, [...], se prend et se donne pour l'évaluation qu'elle n'est pas et ne saurait être dès lors que (et dans la mesure où) elle objective, illusoirement, ses motifs en critères¹³¹ ». Tout comme Kant et Hume, Genette s'accordera pour dire que la beauté n'est pas une propriété des choses. Selon lui, elle découle toujours de la relation qui s'instaure entre le sujet et l'objet. Il n'existe aucun critère objectif et universel de la beauté. Si nous nous croyons investis du pouvoir de juger au nom de l'humanité, c'est uniquement parce que nous faisons illégitimement de la beauté une propriété de l'objet. C'est là l'illusion dont il est question. Nous nous trouvons tellement fascinés par l'objet de notre plaisir que nous en venons à nous oublier nous-mêmes et à tout rapporter à lui. Genette nous dira que si Kant se refuse de reconnaître l'importance de cette « fausse objectivation du jugement de goût », c'est justement pour tenter d'échapper au relativisme qui découle nécessairement du fondement subjectif de nos appréciations.

Selon notre auteur, bien qu'elle soit instinctivement inscrite dans la nature humaine et empiriquement observable, cette objectivation ne se trouve aucunement fondée en raison :

¹³⁰ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.503, citant Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 2000, § 7.

¹³¹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.512.

[...] en matière d'agrément physique comme en matière d'appréciation esthétique [...], le mouvement d'objectivation est en quelque sorte naturel, et fait partie intégrante du sentiment [...]. On ne peut aimer quelque chose ou quelqu'un, sur quelque plan que ce soit, sans supposer que ce sentiment ait une cause, ce qui est assuré, et que cette cause soit entièrement contenue dans l'objet, ce qui l'est beaucoup moins.¹³²

Si nous ne pouvons nous débarrasser de ce que Genette nomme l'illusion objective, c'est en raison de ce que nous pouvons appeler des prédicats esthétiques¹³³. Ceux-ci sont des qualificatifs que nous attribuons naturellement aux objets qui nous sont représentés afin de rendre compte de la cause de notre plaisir. Notre sentiment se trouve ainsi objectivement ou universellement justifié, car il résulte maintenant de qualités de l'objet. Cependant, comme nous l'avons vu antérieurement avec Genette de même qu'avec les auteurs traités dans les précédents chapitres, la beauté ne réside point dans l'essence des choses. Si les objets possèdent certaines qualités, celles-ci ne contribuent pas à les déclarer beaux; nous avons toujours la possibilité d'apprécier positivement ou négativement un même objet. Il n'est pas dit qu'une qualité qui provoque chez nous un sentiment de plaisir le provoquera également chez nos semblables. Nous sommes tous différents les uns des autres et éprouvons tous différemment les mêmes qualités ou semblablement des qualités différentes.

Comme nous l'avons vu au cours des deux premiers chapitres, la beauté n'étant aucunement une propriété de l'objet, rien ne nous donne le droit d'énoncer un jugement autrement que selon notre propre personne; « [...]le «jugement» esthétique n'est pas formulé au nom d'une autorité qui lui donnerait «force de loi»; si compétent et influent

¹³² Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.509-510.

¹³³ Plusieurs autres ont dénoncé cette illusion. Voir J.-P. Uzel, « Sens commun ... », *op.cit.* et «Perdre le sens commun...», *op.cit.*

que soit celui qui le porte, ce n'est rien d'autre que l'expression d'un sentiment, individuel ou collectif¹³⁴ ». Jusqu'à ce jour, il n'existe aucune preuve objective nous permettant de certifier qu'autrui ressentira un sentiment identique au nôtre face à pareille représentation de l'objet. Selon Genette, le plaisir esthétique ou la beauté prend forme à la fois dans le sujet et dans l'objet à travers la relation qui s'instaure entre ceux-ci. Les choses ne sont pas belles en soi; si nous apprécions quelque chose, « c'est parce qu'il existe entre ses propriétés (objectives) et mon goût (subjectif) une relation de convenance qui explique mon plaisir¹³⁵ ». Si nous aimons quelque chose, c'est parce que nous sommes ce que nous sommes et qu'elle est ce qu'elle est. Il existe entre elle et nous une relation qui ne s'instaure pas chez d'autres et c'est ce qui rend le plaisir esthétique uniquement relatif au sujet qui juge.

E) Critique de l'objectivisme

Selon notre auteur, nous accordons plus d'importance qu'elles ne le méritent à ces disputes concernant la beauté. Si les hommes discutent entre eux, ce n'est pas toujours dans le but de se disputer :

[...] il nous arrive [...] fréquemment, [...] de contester le goût de ceux qui ne partagent pas le nôtre, comme s'ils manquaient à reconnaître la propriété objective qui justifie à nos yeux notre appréciation. Comme dit Gombrich avec une simplicité et un bon sens exemplaires, « l'homme est un animal social et il a besoin qu'on l'approuve », sur quelque plan que ce soit¹³⁶.

Les théories esthétiques modernes et contemporaines, que Genette qualifie d'objectivistes, ne peuvent rendre compte de manière appropriée de la diversité des goûts

¹³⁴ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.542.

¹³⁵ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.510.

¹³⁶ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.508-509.

encore aujourd'hui observable au sein de notre société. Aussi valorisent-elles à tort la notion de valeur esthétique faussement universalisée par l'illusion objective que Genette a repérée. Pour Genette, le jugement de goût n'est que l'expression d'un sentiment subjectif et comme tout le monde a droit à son propre sentiment en ce qui concerne la beauté, nous ne pouvons qu'affirmer que, si valeur il y a, elle ne peut qu'être relative à chaque sujet qui juge.

Généralement, ces théories feront appel à deux arguments pour justifier l'universalité du jugement de goût : l'argument de la postérité et l'argument de la maturité qui, selon Genette, ne parviennent pas à tenir la route. Selon ces théories comme celle de Hume, il existe certaines œuvres qui parviennent à s'imposer à travers le temps et qui acquièrent par le fait même le statut d'être universellement ou objectivement belles. Plus l'appréciation d'une œuvre perdure et plus nous pouvons affirmer que celle-ci est un symbole universel de beauté. C'est ce que nous appelons l'argument de la postérité. Selon Genette, cet argument est injustifié, parce que rien ne vient garantir que l'appréciation d'une œuvre sera définitive. Les goûts d'une société ou d'un individu peuvent toujours changer. Comme on a l'habitude de le dire, les modes passent mais ne durent pas. Même si à une époque, aussi étendue soit-elle, tous les sujets s'accordent sur la beauté d'un même objet, rien ne vient certifier que nous nous accorderons sur la beauté de celui-ci dans le futur. Nous ne pouvons nous porter garant de l'avenir. Aussi, les objectivistes se battront dans cette croisade en soutenant le fait qu'un individu, avec le temps, évoluera toujours selon une pente ascendante irréversible, ce qui le rendra de plus en plus apte à apprécier la beauté des objets qui lui sont représentés. C'est ce que nous appellerons l'argument de la maturité. Selon Genette, l'âge n'est nullement un facteur de

compétence esthétique. Même si nous avons admiré une plus grande quantité d'œuvres à 50 ans qu'à 20 ans, cela ne vient nullement garantir le fait que nous soyons un meilleur juge. Il n'y a pas de gradation de l'expérience esthétique; nous ne passons pas nécessairement de Strauss à Stravinsky. Nous ne nous arrêtons pas nécessairement d'aimer l'un parce que nous aimons l'autre.

Pour toutes ces raisons, Genette nous dira que seule la théorie subjectiviste est en mesure de rendre compte réellement de ce qui se passe durant l'expérience esthétique.

Ce n'est pas simplement l'absence de preuve qui discrédite l'esthétique objectiviste, car

Si l'existence de critères objectifs du beau et du laid, c'est-à-dire de causes nécessairement et universellement déterminantes de l'appréciation esthétique venait à être démontrée, ces critères ne viendraient pas simplement fournir une explication objective à une appréciation jusque-là ignorante de sa cause [...]. Il leur faudrait également convaincre [...] de leur « erreur » ceux qui ne partagent pas ce goût, ou plutôt sans doute leur apprendre, [...], qu'ils l'ont toujours partagé sans le savoir, puisqu'un critère objectif ne pourrait manquer d'imposer à tous une appréciation unanime, à laquelle toute exception ne pourrait être qu'illusoire.¹³⁷

Sa tâche s'avère plus difficile qu'elle ne le paraît. Il ne suffit pas de trouver les principes universels de la beauté, mais aussi de convaincre tous ceux dont le jugement diverge de la masse, qu'ils ont tort d'accorder de la valeur à quelque chose qui n'en a pas. Selon Genette, le seul élément sur lequel nous puissions bâtir l'esthétique comme discipline philosophique, c'est la subjectivité radicale du jugement.

¹³⁷ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Édition du Seuil, 2010, p.577.

F) Vers une théorie subjectiviste

Pour Genette, la seule théorie qui puisse correctement rendre compte de la véritable nature du jugement et de l'expérience esthétique, est subjectiviste. Elle ne tente pas de réfuter, mais plutôt, assume pleinement le relativisme esthétique qui découle du fondement subjectif du jugement de goût.

Tout comme les théoriciens objectivistes, Genette s'accordera pour dire que cette illusion objective dont il a été question plus haut, c'est-à-dire cette objectivation du sentiment est non seulement nécessaire, mais constitutive de l'appréciation esthétique. Selon lui,

[...]l'appréciation esthétique est constitutivement objectiviste parce qu'elle ne peut renoncer à son corollaire d'objectivation sans se ruiner elle-même comme appréciation : si je juge beau un objet, je ne puis *dans le même temps* [...] admettre la proposition subjectiviste et typiquement *réductrice* qui me dit : « Tu le juges beau, mais cela signifie seulement que tu l'aimes¹³⁸ ».

Tout sujet qui énonce une appréciation esthétique est, comme nous venons de le voir, emprisonné dans cette illusion. Même les plus éminents critiques d'art et esthéticiens ne peuvent y échapper; l'expert (le méta-esthéticien), bien qu'il en soit conscient,

[...] ne peut jamais « appliquer » à lui-même (à ses propres appréciations) sa propre (et juste) théorie, dans l'acte même de son appréciation : si justement persuadé soit-il en théorie que l'appréciation en général est purement subjective, il ne peut pas en fait [...] vivre sa vie esthétique sur le mode réducteur de cette théorie [...]¹³⁹.

Personne n'ose croire que le jugement qu'il a émis ne se réduise qu'à l'expression d'un sentiment uniquement personnel. « On ne peut à la fois aimer un objet et ne pas penser

¹³⁸ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.536.

¹³⁹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.536.

que cet objet est objectivement aimable¹⁴⁰ ». Cependant, même si nous sommes toujours emprisonnés dans cette fausse objectivation, à chaque fois que nous énonçons un jugement de goût, il nous est tout de même possible d'apprendre quelque chose à propos de l'appréciation esthétique.

Pour Genette, seul le méta-esthéticien est donc à même de rendre compte (objectivement) de ce qui se passe en réalité lors de l'expérience de la beauté dans la mesure où il prend l'appréciation esthétique pour objet d'étude. En vérité, la subjectivité fondamentale du jugement de goût fait l'objet d'une théorie que l'on peut soutenir seulement sur le plan théorique, lorsqu'il s'agit, par exemple, de décrire la relation esthétique de l'extérieur, mais pas sur le plan pratique, c'est-à-dire lorsqu'on est engagé dans l'acte d'appréciation. C'est par la méthode objective, ou scientifique, que le méta-esthéticien pourra universellement rendre compte, non pas du contenu de l'appréciation esthétique, qui s'avère uniquement relatif au sujet qui juge, mais des causes qui déterminent celle-ci. La méthode objective de Hume étudie le contenu du jugement de goût, à savoir le sentiment, tandis que Genette s'intéresse à la forme de ce jugement car c'est la seule façon de faire de l'esthétique une science.

En guise de conclusion de ce chapitre, nous dirons donc que c'est injustement que le relativisme fait mauvaise figure au sein de la société et dans la communauté philosophique. Nous croyons de façon illusoire qu'adopter la position relativiste nous privera de tout critère objectif, de valeurs stables, de démarche rationnelle et nous poussera vers l'anarchie dans nos jugements de goût. Lorsqu'il demeure au sein de

¹⁴⁰ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.536.

l'esthétique et ne s'étend pas à la sphère morale ou à celle de l'esprit, le relativisme se révèle être une théorie tout aussi valable que les autres. Selon Genette,

[...] qu'il n'existe pas de critères objectifs et universels du « beau » n'entraîne nullement [...] qu'il n'en existe pas, disons, pour (beaucoup) simplifier, du vrai et du faux, et que les nécessités, entre autres, de la vie commune n'impose pas des règles à la conduite des hommes¹⁴¹.

Même si les consensus, en ce qui a trait au goût, sont possibles, ceux-ci ne relèvent aucunement d'une preuve objective. Le sentiment de plaisir est et restera toujours un sentiment individuel et particulier à chacun.

Ce que tente de nous dire Genette c'est qu'ici nous ne pouvons pas réduire la subjectivité à un individu. La subjectivité n'est pas une affaire de nombre. En accord avec la position que soutient E. Durkheim, Genette dira que lorsque nous constatons que plusieurs personnes s'entendent au sein d'une même société, leur appréciation pourra être qualifiée de sociologiquement subjective. Le sujet cesse alors d'être individuel pour devenir un sujet que l'on peut qualifier de collectif. Même si nous sommes tous affectés de façon identique par la représentation d'un objet, ce sentiment ne nous est pas imposé par une réalité extérieure.

Comme nous l'avons vu au cours de ce chapitre, le jugement esthétique est un jugement libre. Rien ni personne ne peut nous contraindre à éprouver un sentiment particulier vis-à-vis une représentation de l'objet. Pour juger de la beauté, nous devons absolument faire l'expérience d'un objet par nous-mêmes.

[L]'autonomie du jugement esthétique, qui tient à son caractère radicalement subjectif, n'exclut pas toute évolution, elle exclut seulement qu'une appréciation soit authentiquement modifiée par l'effet d'une argumentation [...] extérieure,

¹⁴¹ Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.589.

sans que le nouvel « ensemble de normes et de valeurs » ait été intériorisé, et que ce nouvel ensemble ait été intégré à une personnalité [...] ¹⁴².

Le jugement de goût n'est jamais un jugement définitif. Notre goût évolue tout comme nous-mêmes. Les beautés que nous admirons aujourd'hui ne sont pas nécessairement les beautés d'hier ni de demain. C'est fondamentalement que chaque individu a droit à son propre goût.

Contrairement à ce qu'ont soutenu les théoriciens objectivistes, une définition objective du beau n'est nullement essentielle à la description de la relation esthétique. Lorsqu'un sujet affirme la beauté de ce qui lui est représenté, il n'est aucunement habité par une quête de vérité, mais exprime tout simplement son sentiment favorable envers l'objet dont il est question. Si nous voulons apprendre quelque chose à propos du jugement de goût, nous ne devons pas nous évertuer à élaborer des règles de beauté. Il nous faudra plutôt étudier la subjectivité fondamentale du jugement de goût en tant que cause *a priori* définissant notre appréciation. Le relativisme esthétique, autrement dit le phénomène de la diversité des goûts, sera donc envisagé comme fait *a posteriori* sociologiquement observable.

¹⁴² Gérard Genette, *L'œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p.563.

CONCLUSION

Comme nous avons pu le constater au cours de la rédaction des différents chapitres de ce mémoire, la question du relativisme esthétique n'est pas une question qui semble vouloir se résoudre facilement. Les problèmes qu'elle soulève sont aussi vastes que variés. Peut-on s'entendre en matière de goût? Si tel est le cas, sur quel fondement la communauté de jugement peut-elle reposer? Existe-t-il des critères objectifs comme le prétendait Hume, ou des principes universels *a priori* tel que l'affirmait Kant? Le jugement esthétique doit-il dorénavant porter sur l'artificialité ou la valeur artistique, plutôt que sur la beauté? Les critères qui pouvaient s'appliquer jadis à propos du beau naturel ou du beau artistique, sont-ils les mêmes aujourd'hui ou ont-ils été remplacés par de nouveaux? Nous mentionnions en introduction le contexte dans lequel se posent depuis quelques décennies de telles interrogations. Encore aujourd'hui, il est toujours difficile de prendre position sur le sujet. Mais une chose semble néanmoins évidente : bien qu'il soit ardu d'établir de tels paramètres, étant donné la vitesse à laquelle évoluent l'art et l'espèce humaine, nous ne pouvons en aucun cas nous complaire dans le laxisme du relativisme esthétique.

Depuis le fameux énoncé duchampien affirmant que l'art est «n'importe quoi», et face à l'immense diversité actuelle de productions et de jugements, le sujet ne sait plus quoi faire ou quoi penser à l'intérieur d'un monde sans limites. Bien souvent, lorsque nous faisons l'expérience de l'art, il n'y a rien à comprendre ou, s'il y a quelque chose à saisir, la clé pour y parvenir n'est pas toujours disponible. Face à cette multitude de formes d'art et de possibilités d'interprétation, il nous est difficile d'adopter une attitude

autre que désenchantée. Nous avons pourtant besoin de guides et de repères, non seulement pour nous y retrouver, mais aussi pour partager notre plaisir (ou notre peine...). L'art n'est-il pas encore l'expression de notre humanité?

Dans ce travail de recherche, nous avons pu constater que pour Hume, bien que l'expérience esthétique soit une expérience uniquement subjective, elle ne nous condamne pas à la solitude. Il est possible de sortir de ce que certains penseurs contemporains appelleront le « solipsisme esthétique ». En ce qui concerne le jugement esthétique, nous ne pouvons pas fuir la discussion en nous réfugiant dans des adages empiristes tels que : « tous les goûts sont dans la nature » ou « des goûts et des couleurs, on ne peut discuter ». Certes, nous sommes libres d'éprouver les choses comme bon nous semble; cependant, le fait que l'expérience esthétique soit une expérience uniquement subjective ne justifie en rien, contrairement à ce que penseront certains théoriciens contemporains comme Genette, que le goût soit associé à un plaisir idiosyncrasique. La subjectivité du jugement esthétique n'est en aucun cas un argument en faveur du fait qu'il faille dire n'importe quoi lorsqu'il est question de beauté. Selon le penseur écossais, nous devons absolument fournir des raisons pour déclarer qu'une chose est belle. Bien que certains, les hommes de goût, aient un jugement plus éclairé ou plus délicat, et possèdent plus d'aptitudes à en juger, nous avons tous la possibilité d'apprécier la représentation suggérée, et la liberté de le faire à notre guise. Néanmoins, si nous voulons juger le plus objectivement possible, afin de parer aux inconvénients de la nature, à nos inclinations personnelles ainsi qu'aux influences extérieures, nous devons rester vigilants. Juger ce n'est pas seulement dire que c'est beau, c'est également écouter ce que les autres ont à dire. Au moment où nous jugeons de la beauté, nous n'exprimons pas

uniquement notre propre sentiment, mais nous évaluons sa justesse en prenant en considération les sentiments des hommes à travers l'histoire. À l'occasion du jugement de goût, nous devons faire appel à la norme du goût, c'est-à-dire à la règle déduite de la somme des sentiments des experts reconnus, afin de discriminer le bon du mauvais sentiment. Il ne s'agit pas seulement d'évaluer notre propre sentiment, de le comparer, mais également de déterminer sur quels sentiments nous pouvons nous appuyer. Hume qui a fait de la sympathie un thème central dans toute son œuvre, ne la mentionne qu'une seule fois dans son essai sur la règle du goût, en relation à la tâche du critique.

Au sein de l'esthétique kantienne, c'est à travers le concept de liberté que se manifestera, selon nous, l'universalité du jugement esthétique. Comparativement à l'esthétique humienne, l'enquête que mènera Kant ne s'accomplira pas au niveau empirique, mais au niveau transcendantal. Avec lui nous avons appris une nouvelle définition de la liberté. Être libre, ce n'est pas simplement juger selon notre propre goût, comme l'affirment les tenants du relativisme esthétique. C'est par liberté que le sujet a le devoir de contempler et de juger pour l'humanité. C'est parce qu'il est libéré de toute contrainte physique et de toute inclination personnelle qu'à l'occasion de l'expérience esthétique il peut se placer dans l'état d'esprit requis pour émettre un jugement en vue d'une connaissance en général. Ici, les facultés de l'entendement et de l'imagination de tout sujet, et non pas seulement celles de l'expert, peuvent jouer en toute liberté car elles ne sont restreintes par aucun concept. Il en résultera ainsi que plaisir éprouvé devant la représentation sera libéré de tout intérêt et qu'il sera partageable avec l'humanité entière. Chez Kant, ce plaisir ne se limite donc pas à un plaisir idiosyncrasique. Il faut différencier cet aspect idiosyncrasique du plaisir, de l'universalité et de la subjectivité du

plaisir dans le jugement de goût. Avec Kant, l'épithète de « relatif » n'est désormais attribuée qu'au plaisir des sens. C'est la notion de désintéressement qu'il relie au plaisir réflexif qui va lui permettre de consolider cette distinction. Ce n'est pas parce qu'il y a hédonisme, qu'il y a nécessairement relativisme. Encore une fois, le goût n'est pas idiosyncrasique. Chez Kant, c'est par le sens commun, que l'homme pourra mettre en pratique sa capacité de juger en se mettant à la place de tout autre et ainsi il pourra viser l'universalité. Il n'entraîne malheureusement pas dans le sujet de ce mémoire d'insister sur le lien que Kant établit entre la beauté et la moralité, ni d'insister sur le substrat suprasensible au fondement ultime du sens commun que nous n'avons fait qu'effleurer en relation à la résolution de l'antinomie du goût¹⁴³. Il conviendrait peut-être aussi d'encercler éventuellement l'absence de critères esthétiques qui conviendrait davantage à la beauté libre qu'à la beauté adhérente, à la beauté naturelle qu'à la beauté artistique...

Genette, qui s'affirme « hyperkantien », admet que le jugement esthétique est, incontestablement, un jugement subjectif. Toutefois, différemment de Kant, il soutient que lorsqu'on adhère à la position subjectiviste, il faut assumer jusqu'au bout la subjectivité du jugement de goût de même que le relativisme esthétique auquel elle nous conduit. Pour lui, il n'y a aucune discussion valable en matière d'appréciation. Si l'on veut discuter de façon légitime à propos de l'art, il faudrait considérer l'esthétique comme une science, c'est-à-dire se contenter de décrire simplement les caractéristiques ou les faits artistiques pour mieux comprendre et expliquer les phénomènes esthétiques. On ne peut faire une science du jugement, mais seulement une science des phénomènes. Selon Genette, au fil des siècles, nous avons faussement acquis l'illusion que nos appréciations

¹⁴³ Voir Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 1993 § 59-60.

esthétiques issues du seul sentiment puissent être à la fois objectives (fondées sur une qualité de l'objet) et universelles. Malheureusement, ce modèle scientifique ne peut s'appliquer lorsqu'il est question d'appréciation esthétique. Bien sûr, Genette a devant lui toute la variété des productions de l'art moderne et de l'art contemporain. Cela explique en partie la sévérité de son regard sur les esthétiques de Hume et de Kant.

Pourtant, contrairement à ce que peuvent prétendre certains philosophes actuels, les questions d'esthétique nous concernent tous et le relativisme esthétique n'est pas une solution. Accepter de vivre dans ce relativisme, c'est accepter de vivre dans l'anarchie en ce qui a trait à l'art et à la beauté. Comme nous l'avons vu précédemment au cours des premiers chapitres, l'homme a fondamentalement besoin de sens à son existence. Il cherche avec assiduité les causes des phénomènes qui l'entourent, même si elles ne sont pas toujours certaines. Chez Kant, l'expérience esthétique est une expérience accessible à tous, car nulle compétence particulière n'est requise pour faire cette expérience. Aussi, le plaisir esthétique, en tant que plaisir désintéressé, n'est relatif ni à un public particulier, ni à un esprit délicat, ni à une forme d'art particulière. Au sein de cette esthétique, le pluralisme artistique, qui semble caractériser l'art contemporain, ne serait nullement menacé. Chez les deux philosophes des Lumières, toute forme d'art se trouve protégée dans la mesure où la beauté n'est pas une qualité de l'objet. Cependant, il n'est peut-être pas aussi naturel que Kant le prétend de se détacher de tout intérêt et de toutes contraintes afin de faire l'expérience de la véritable beauté. Chez Hume, une plus grande universalité n'aurait-elle pas pu être visée s'il avait exploité l'éducation à la sympathie élargie? À tout le moins, il aurait approché la grande pensée kantienne autour du sens commun. Car, selon nous, c'est en développant notre capacité à nous approprier les

sentiments d'autrui comme s'ils étaient les nôtres que nous pourrions étendre notre point de vue et nous ouvrir à de nouvelles connaissances. La communication, c'est la porte du savoir. Bien que Kant et Hume aient pu se tourner vers une « culture du goût » dans leurs œuvres respectives, en tant que défenseurs de l'universalité du jugement ou d'une norme esthétique, ces deux penseurs auraient pu élaborer davantage leur pensée à propos d'une éducation esthétique. Peut-être quelqu'un aura-t-il un jour l'ambition de terminer ce qu'ils ont commencé?

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

BONNICO, Céline, *Apprendre à philosopher avec Hume*, Paris, Ellipses, 2010.

BOUVERESSE, Renée, tr. fr. des *Essais esthétiques* de David Hume, Paris, Éditions «GF» Flammarion n° 1096, 2000.

GENETTE, Gérard, *L'œuvre de l'art*, Paris, Édition du Seuil, 2010.

HUME, David, *Essais esthétiques*, «De la Norme du goût», Paris, Éditions «GF» Flammarion, n° 1096, 2000.

KANT, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, tr. fr., Paris, GF Flammarion, 1995.

KANT, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, tr.fr., Paris, Vrin, 1993.

LORIES, Danielle, «Kant et la liberté esthétique», *Revue philosophique de Louvain*, vol.79, p.484-512, 1981.

MICHAUD, Yves, *L'art à l'état gazeux*, Paris, Hachette Littératures, 2008.

SATEL, Philippe, *Le vocabulaire de Hume*, Paris, Ellipses, 2009.

http://papieresthetique.blogspot.ca/2009/10/horreur-et-damnation-du-relativisme_08.html

http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Emmanuel_Kant/126964

<http://kant.chez.com/maquette/html/dico/esthetique/a>.

Ouvrages consultés

BÉNATOUÏL, Thomas, *Le scepticisme*, Paris, Éditions «GF» Flammarion, 1997.

BOUVERESSE-QUILLIOT, Renée, *L'empirisme anglais*, Paris, coll. «Que sais-je?», Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

DANTO, Arthur, *La transfiguration du banal. Une philosophie de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

DE GRAMONT, Jérôme, *Kant et la question de l'affectivité*, Paris, Vrin, 1996.

DUMOUCHEL, Daniel, *Sympathie et Fiction*,
<http://philomtl.files.wordpress.com/2009/03/sympathie-et-fiction.pdf>,

DUROZOI, G. et ROUSSEL, A., *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Nathan, 1997.

FERRY, Luc, *Homo Aestheticus*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelles, 1990.

FERRY, Luc, *Kant: une lecture des trois critiques*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 2006.

FERRY, Luc, *Le sens du Beau*, Paris, Éditions Cercle d'Art, 1990.

FOISY, Suzanne, «Le sensus æstheticus est-il 'quasi-transcendantal' ?», *L'esthétique de Kant*, dirigé par Herman Parret, Berlin - New York, Walter de Gruyter, 1998.

FOISY, Suzanne, «L'ambiguïté du sens esthétique transcendantal. Note sur la troisième critique», *Dialogue*, Revue canadienne de philosophie, Automne 1993, vol. 32. n°4, p.660-679.

HUME, David, « La morale » dans *Traité de la nature humaine III*, Paris, Éditions «GF» Flammarion, n° 702, 1993.

JIMENEZ, Marc, *Qu'est-ce que l'esthétique?*, Paris, coll. «Folio essais», Gallimard 1997.

JIMENEZ, Marc, *La querelle de l'art contemporain*, Paris, coll. «Folio essais», Gallimard, 2005.

LORIES, Danielle (dir.), *Esthétique et philosophie de l'art: repères historiques et thématiques*, Bruxelles, édition de Boeck, 2002.

LORIES, Danielle, *Expérience esthétique et ontologie de l'œuvre. Regard "continental" sur la philosophie analytique de l'art*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1990.

LORIES, Danielle, «Nous avons l'art pour vivre dans la vérité», *Man and World*, vol.22, Mars 1989, p.113-132.

MALHERBE, Michel, *La philosophie empiriste de David Hume*, Paris, J.Vrin, 1976

MALHERBE, Michel, Introduction à David Hume, *Essais sur l'art et le goût*, Paris, Vrin, 2010.

MICHAUD, Yves, *La crise de l'Art contemporain*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

MICHAUD, Yves, *Critères esthétiques et jugements de goût*, Nîmes, Hachette littérature, Édition Jacqueline Chambon, 1999.

PHILONENKO A., *L'œuvre de Kant*, Paris, coll. « Librairie Philosophique ». J.Vrin, 1972.

ROCHLITZ, Rainer, *Subversion et subvention*, Paris, Gallimard, 1994

SCHAEFFER, Jean-Marie, *Adieu à l'esthétique*, Paris, coll. « Collège International de Philosophie », P.U.F., 2000.

SHERRINGHAM, Marc, *Introduction à la philosophie esthétique*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2003.

UZEL, Jean-Philippe, « *Sens commun ou «communisme culturel ?* », AE, Vol. 3, automne 1998 http://www.uqtr.ca/AE/vol_3/uzel.htm

UZEL, Jean-Philippe, « *Perdre le sens commun : Comparaison des approches descriptive et évaluative de l'œuvre d'art*», AE, Vol. 2. Automne 1997 http://www.uqtr.ca/AE/vol_2/uzel.html

www.le-dictionnaire.com

<http://sos.philosophie.free.fr/citation.htm>